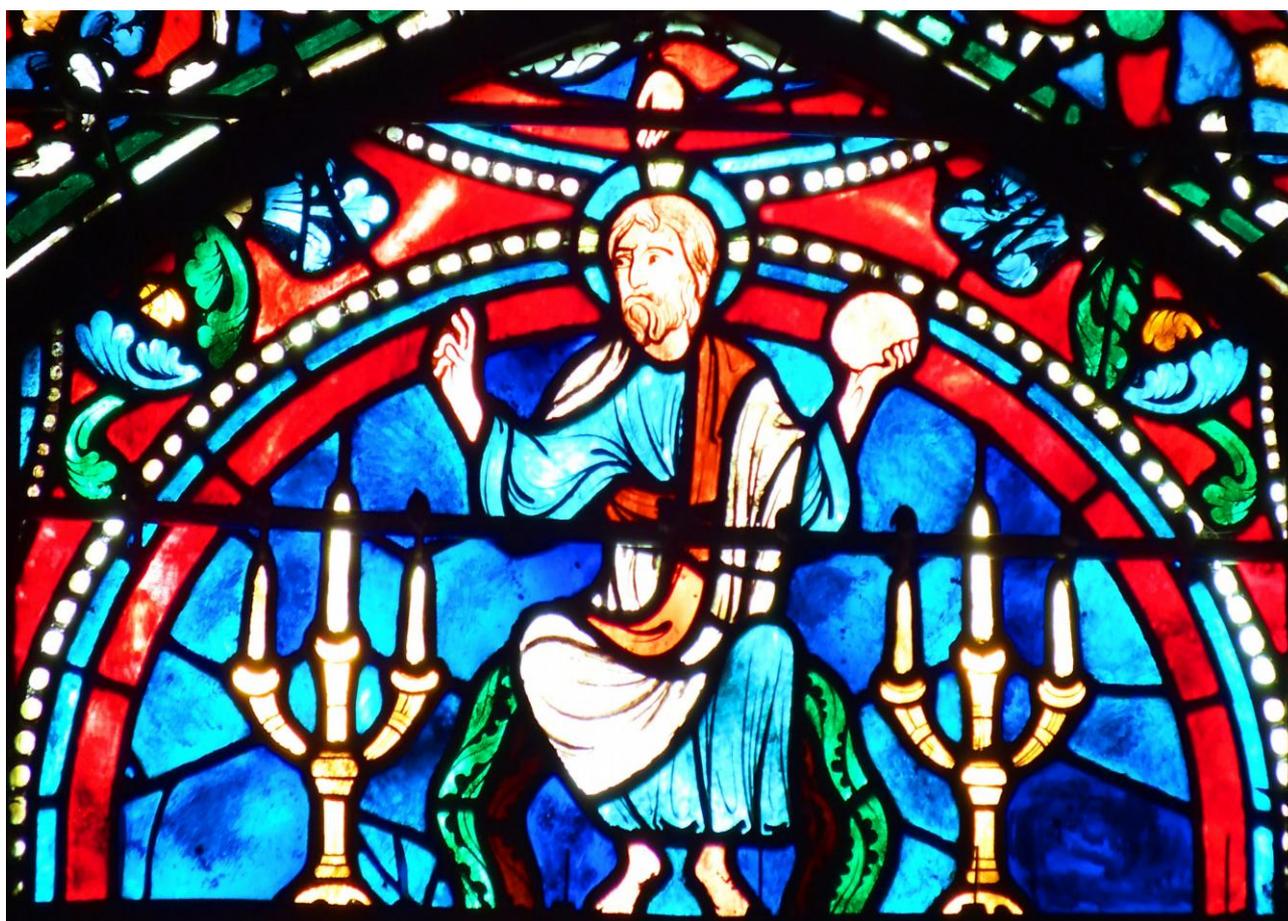


Le vitrail typologique de Chartres

Étincelle du Credo chrétien



Claude Lagarde

Photos de Léon Régent

I. Introduction.....	3
II. La verrière typologique et son sens.....	5
A. Description du vitrail et premières hypothèses.....	5
1. Le sommet de la verrière : Jésus personnage céleste.....	5
2. Premier carré, le mystère de la greffe.....	5
3. Second carré, le mystère de Jésus en croix.....	7
4. Troisième carré : le mystère de la descente de croix.....	8
5. Dernier carré : le mystère de l'onction.....	10
III. Éclairages des quatre mystères.....	12
A. La signification du mystère de la greffe.....	12
1. Le demi-cercle de gauche : les femmes de Jérusalem.....	12
2. Le demi-cercle de droite : deux hommes, tête nue.....	12
3. Eshkol, l'énorme et étonnante grappe (Nb 13).....	12
4. Un étonnant couronnement d'épines.....	13
5. Une bien étrange flagellation.....	14
B. La signification du mystère de Jésus crucifié.....	16
1. Gédéon et son offrande incomplète.....	16
2. Les deux demi-cercles situés à droite et à gauche du second carré.....	16
3. Adam prie au pied de la Croix, l'humanité se transforme.....	19
4. Le véritable agneau pascal.....	19
5. Le véritable serpent d'airain, élevé dans le désert du monde.....	19
C. La signification du mystère de la "terre dorée".....	22
1. Le prophète Jonas annonce le secret de la croix verte.....	22
2. Le mystère se précise : un père avec son fils dans la jungle du monde.....	23
3. Une incroyable figure : le pélican.....	26
4. Élie et la veuve de Sarepta : l'inépuisable nourriture.....	26
5. L'autre mère qui perdit son fils unique.....	27
D. L'éclairage du mystère de l'onction au tombeau.....	30
1. Encore un secret : Jacob croise ses bras pour bénir ses petits-fils.....	30
2. Samson tue le lion qui lui barrait la route.....	30
3. Samson et les portes de Gaza, la Révélation de Dieu s'élargit.....	32
4. Le cheval blanc.....	32
E. Saint Augustin : Toute l'Écriture parle du Christ.....	33
IV. Un sixième sens à acquérir, l'intelligence de la foi.....	34
A. L'initiation chrétienne.....	34
B. La Bible chrétienne.....	34
C. L'intelligence de la foi.....	35
D. Certains détails étranges de la verrière.....	36
E. Le sens de Dieu.....	37
V. À quoi sert le Credo récité à la messe ?.....	38
A. Position du problème : risque et chance des Symboles baptismaux.....	38
1. Le virage de l'ère constantinienne.....	38
2. Le risque d'un quiproquo sur les langages de la foi.....	39
B. Deux Symboles qui se ressemblent.....	40
1. Le monothéisme biblique.....	40
2. Il n'existe qu'une seule Réalité divine.....	41
3. Le Fils de Dieu se fait "fils de l'homme".....	42
4. Le dynamisme dont est capable l'Esprit de Dieu.....	43
C. La méthode chrétienne de méditation biblique.....	44
VI. Réalisation de vitraux typologiques en catéchèse.....	46
A. Description du travail.....	46
B. Un exemple de travail.....	46
1. Premier mystère : le salut du monde.....	48
2. Second mystère : l'expérience du Verbe fait chair.....	49
3. Troisième mystère : Thomas tout à fait ressemblant à son Seigneur.....	51

I. Introduction

Chaque dimanche à la messe, les catholiques récitent le *Credo*, le Symbole des Apôtres ou celui de Nicée-Constantinople. Ces chrétiens savent-ils qu'à l'origine, ce texte ésotérique était donné en secret à chaque baptisé comme une méthode pour méditer la Bible chrétienne ? Ce *Credo* trinitaire rappelle la manière d'entrer dans la Réalité divine, infiniment plus large que le monde d'ici-bas. Il précise les liens intimes qui unissent Jésus de Nazareth, Messie ou Christ, au Père des Cieux, il balise le chemin de parole et de prière qui mène à *la Résurrection de la chair et à la vie éternelle*.

La haute verrière typologique, située au nord de la cathédrale de Chartres, évoquerait bien les textes bibliques entendus et priés au douzième siècle, dans une liturgie pascale.

Ce petit livre cherche à mettre en évidence les liens étroits qui lient l'exégèse biblique typologique venue des Apôtres, au *Credo* de l'Église.

(1) Nous commencerons par décrire et décrypter la verrière en la lisant de haut en bas, nous y verrons quatre "mystères" bibliques qui semblent descendre du ciel vers notre terre. Nous méditerons ces images traditionnelles, figures typiques de la foi vivante référée au Vivant des Écritures, *le Crucifié ressuscité* qui revient vers nous.

(2) La seconde partie de ce livre précisera l'importance des correspondances bibliques pour l'édification de l'esprit humain dans l'infinie Réalité divine qui embrasse la Création tout entière. Nous préciserons deux termes essentiels dans l'initiation chrétienne : "l'intelligence de la foi" (*intellectus fidei*) et "le sens de la foi" (*sensus fidei*), un sixième sens à développer chez nos enfants, celui de la Vie humaine orientée vers *le Soleil de justice*.

(3) La troisième partie reproduira une conférence donnée à Mestre-Venise en avril 2012, et intitulée : "A quoi servent ces Symboles de foi donnés aux baptisés, le jour de leur Baptême ?"

(4) L'ouvrage se terminera avec la présentation de vitraux typologiques dessinés et réalisés au cours d'une session par des catéchètes italiens à l'exemple de la verrière de Chartres.

II. La verrière typologique et son sens

A. Description du vitrail et premières hypothèses

Nous commencerons notre lecture en descendant, palier après palier, la colonne centrale du vitrail. Elle rappelle l'itinéraire du *"Fils de Dieu" descendu du ciel*, qui est aussi le *"Fils de l'homme" monté au ciel*, comme le soulignait déjà l'évangéliste Jean. C'est la partie centrale du Symbole baptismal, la colonne vertébrale de la foi chrétienne.

1. Le sommet de la verrière : Jésus personnage céleste

La scène semble exprimer en images la phase de l'évangile de Jean, bien présente dans les symboles baptismaux : *nul n'est monté au ciel, sauf celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel* (Jn 3,13). Jésus, le Verbe éternel du Père, habillé de bleu-ciel, aurolé de la Croix, est assis sur son trône royal. De sa main droite, il bénit. De sa gauche, il porte le pain eucharistique. La main du Père invisible est posée sur la tête du Fils. Cette main figure l'Esprit-Saint qui vient se joindre à l'esprit humain.

De part et d'autre du Seigneur, deux candélabres à trois branches éclairent la scène céleste, mais seul le cierge central, plus long que les autres, semble allumé. La scène se situe-t-elle avant ou après l'ouverture de Dieu au monde, avant son Incarnation et sa conséquence : la Résurrection du Fils de l'homme. Ce Seigneur pourrait être alors le Verbe éternel du Père. La descente du Fils sur terre aurait été prévue par le Créateur de toute éternité, elle serait l'ultime étape de la Création.

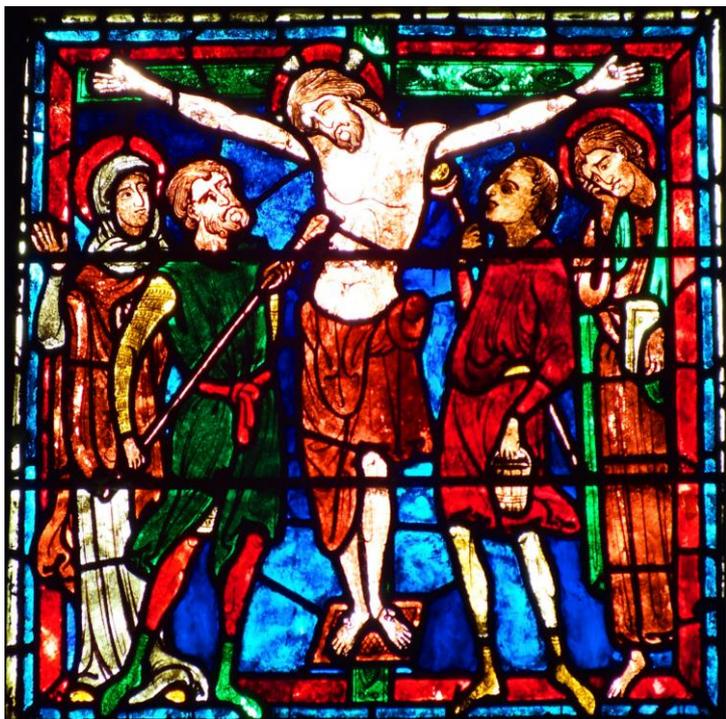
Les quatre mystères qui suivent en présentent le déroulé.

2. Premier carré, le mystère de la greffe

Le Seigneur est pieds nus, tout habillé de rouge ; sa tête aussi est aurolée d'un nimbe crucifère, couleur de sang et de feu. Jésus semble serein. Le Fils de Dieu a choisi de donner sa vie pour le salut de toute l'humanité. Sans difficultés apparentes, l'homme porte sur ses épaules une croix verte, un *bois vert* ; il semble même donner un conseil de jardinage à l'ouvrier qui creuse une cavité avec une lourde masse et un burin. Il creuse dans une sorte de souche d'arbre encore vivante, d'où sort un rejet de verdure. L'ouvrier voudrait-il greffer la croix verte sur cette souche abandonnée ? Une telle bizarrerie de l'image exprimerait-elle ce qu'annonçait le prophète Isaïe ? *Un rejet sort de la souche de Jessé, un surgeon pousse de ses racines, sur lui repose l'Esprit du Seigneur* (Is 11,1). La Croix va revivifier la vieille culture juive de la Parole.

À droite de la scène, juste derrière Jésus, deux hommes, tête nue, l'accompagnent. L'un d'eux, habillé de blanc, paraît l'aider à porter la croix. Ces deux hommes ne sont pas juifs, mais ils ont une place spéciale et importante dans le mystère qui se joue là. Seraient-ils les futurs baptisés invités à leur tour à porter leur croix avec le Christ ?

De l'autre côté du tableau, à gauche, un chef juif à l'ample cape blanche se reconnaît à son chapeau pointu, il est accompagné de deux jeunes juifs, et semble donner son avis en désignant le ciel de sa main droite. Ce chef juif ne serait-il pas Gamaliel qui avait dit au Grand Conseil : *"Si la parole de ces gens vient d'eux, elle se détruira d'elle-même, mais si elle provient de Dieu, vous ne la détruirez pas"* (Ac 5,39). La question nous est posée : ou bien la greffe prendra, ou bien elle ne prendra pas.



Juifs et païens (de tous les pays) sont concernés par cette incroyable greffe. Faut-il rappeler ces mots de saint Paul : *"Si les prémices sont saintes, tout la pâte aussi est sainte, mais si quelques-unes des branches ont été coupées alors que toi, sauvageon d'olivier, tu as été greffé parmi elles afin de bénéficier avec elles de la sève de l'olivier, ne va pas te glorifier aux dépens des branches. [...]. C'est la foi qui te fais tenir [...]. Les juifs seront greffés : Dieu est assez puissant pour les greffer à nouveau* (Rm 11,16-24).

Ce premier mystère concerne l'humanité tout entière.

3. Second carré, le mystère de Jésus en croix

Ce qui frappe d'abord sur cette image est la Croix très basse qui met la victime au niveau des humains. Dieu s'est mis à la taille de notre humanité. Le mystère s'ouvre ainsi.

La scène peut sembler banale, usée, partout affichée dans les églises, accrochée à nos murs, et même montrée dehors au bord des routes. Calvaires, calvaires ! Tout le monde connaît cette scène, elle n'est plus un mystère. Où est-elle passée cette immense révélation biblique d'un Dieu vraiment fait homme ? En sommes-nous étonnés, bouleversés, transportés ? Ou n'y voyons-nous que le sang et l'horreur en restant à la surface des mots et des choses, enfermés dans la mort, témoins désespérés de nos souffrances humaines ?

Regardons bien l'image de ce second carré comme nous l'avons fait avec le premier carré de notre verrière typologique. Jésus est debout sur *l'escabeau de ses pieds*, qui est la terre (Is 66,1). Ses deux bras sont largement étendus, ils occupent même tout l'espace d'en haut. Le psalmiste chante : *À mains fortes et à bras étendus, car éternel est son amour* (Ps 136,12). Dieu avait dit à Moïse : *je vous sauverai à bras étendus* (Ex 6,6). C'est fait ! La scène de la crucifixion représenterait l'amour du Créateur pour ses créatures, mais il faut quitter la "lettre" (extérieure) pour comprendre et entrer dans cette Réalité divine que nous nommons « le Père ». Toutefois, nos têtes résistent à la Transcendance de l'Esprit.

Le montant horizontal du *bois vert* occupe la totalité du "ciel", car il est le "nouveau ciel" pour une terre nouvelle. Oui, cette Vie peinte en vert recouvre la terre entière d'une teinte d'espérance.

Et le grand Corps du Fils se dresse au centre de l'événement de salut, il se confond vraiment avec le montant vertical de la croix qui disparaît à nos yeux. Aujourd'hui, il reste Jésus ressuscité, devenu ce "montant" qui nous fait monter au ciel. Le Seigneur ressuscité le disait à Marie-Madeleine : *"Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu"* (Jn 20,17). Tel est bien le second aspect du mystère de la Croix, notre propre montée.

Sur le vitrail, à droite, un personnage, un juif compatissant, propose à son frère Jésus de boire cette eau vinaigrée qui apaise la souffrance : Jésus l'a bue. Il a tout subi, puis il mourut (Jn 19,29-30). De l'autre côté, le centurion, païen romain constate la mort du supplicié et lui perce le flanc. Aussitôt jaillissent *l'eau et le sang* qui vont désormais nourrir l'Église de partout. À une mort universelle, s'ajoute désormais une résurrection universelle. Tous les hommes sont appelés à ressusciter quelles que soient leur culture, leur religion, leur foi ou leur non-foi. Ce vin doux de l'espérance eucharistique a pris la suite du vin aigre de la Croix et de la souffrance humaine (Ac 2,13). Ô bonne nouvelle de ce mystère du bois vert tout rempli de Vie et d'amour !

Derrière ces deux hommes, se tiennent, à droite un homme, et à gauche une femme. L'homme est auréolé de rouge, il pourrait être *le disciple bien aimé*, ce disciple exemplaire que nous sommes appelés à être. Il a les yeux fermés par sa peine, il pleure le mort, il pleure la mort comme tous les humains, son visage est tourné vers la terre, il s'affaisse devant l'incompréhensible, car pour l'instant sa

Bible est fermée, la prophétie est arrêtée. Demain, ce sera différent, il ouvrira le Livre et son cœur à la foi.

Derrière le centurion, une femme vêtue de blanc et de rouge, les yeux bien ouverts sur le mystère, ouvre sa main droite et désigne l'événement étonnant qui se réalise au Golgotha en cet instant divin. Est-ce Marie, l'âme chrétienne par excellence qui se souvient de tout depuis la naissance du Fils jusqu'à ce jour de tristesse. Elle croit plus que jamais ; pour elle, la messe est commencée, "la messe sur le monde", l'unique eucharistie, le don de soi aux autres.

Bien sûr, l'immense puissance de Dieu n'efface pas aussitôt toutes nos larmes d'hommes. Il faut du temps pour accepter la mort, la vivre et même l'offrir comme le tremplin de la vie éternelle. "Donne ta mort, il te donnera sa Vie : ah l'admirable échange", disait saint Augustin lors d'une semaine sainte.

4. Troisième carré : le mystère de la descente de croix

Comme pour les deux premiers carrés, ce troisième moment du drame, la descente de croix, cache encore un secret divin, une nourriture pour la foi.

Cinq personnages habitent ce tableau :

1. Au centre, Jésus, auréolé de rouge, est décroché du bois, détaché de la mort.
2. À gauche, sa mère lui baise la main au passage, c'est un signe de tendresse, et de respect aussi. Elle est comme lui auréolée de rouge, mais ne ressemble pas aux "*pieta*" remplies d'émotion, de la Renaissance artistique, qui mettront l'accent sur la douleur de la mère prenant son fils mort sur ses genoux comme un petit enfant. Ô drame de notre humanité. Ici, Marie montre une attitude digne, elle nous désigne son fils, le Sujet divin, l'objet de son amour intact.
3. À droite, également auréolé de rouge, le disciple bien aimé semble somnoler sur sa main droite ouverte, il est en léthargie. Mais ses yeux largement ouverts fixent ce qui se passe aux pieds de Jésus. Est-il surpris de ce qu'il voit ? Sa main garde fermé le livre, il ne peut pas comprendre.
4. En bas, un serviteur, habillé de blanc, fait son travail, il décloue le pied de Jésus avec une grosse pince. On le voit ôter un des derniers clous qui attachent le Fils de Dieu à "*l'escabeau de ses pieds*". La menuiserie désormais colorée d'or, attire notre attention ; elle évoque peut-être une réalité importante, une grande nouveauté. La couleur a en effet changé, et c'est peut-être cela que le disciple bien aimé a du mal à saisir, et que nous ne comprenons pas non plus. Mais n'oublions pas que cet *escabeau* est la terre que Dieu donna à Adam pour toujours. La mort de Jésus aurait apporté au monde une richesse neuve, un trésor caché. La sombre planète serait devenue d'or quand le Christ rendit l'Esprit au Père, et s'est écrié : "*tout est accompli*" (Jn 19,30) ? Oui, mission accomplie !

On ne voit pas encore le visage du cinquième personnage, il est caché par le bois vert de la croix derrière lequel il disparaît. L'homme est vêtu de rouge, et son écharpe blanche contribue à le dissimuler. Ce personnage, sans aucune aide, prend Jésus à bras le corps. L'homme est grand et fort, il est puissant. Qui est-il ? Serait-ce Nicodème, le pharisien qui était venu de nuit trouver Jésus (Jn 19,39), ou serait-ce plutôt le "*riche*" Joseph d'Arimatee ? Matthieu écrit à son sujet : *Il prit le corps* (sans hésiter), *le roula dans un linceul propre, et le plaça dans le tombeau tout neuf qu'il s'était fait tailler dans le rocher. Puis il roula une grosse pierre devant l'entrée du tombeau et s'en alla* (Mt 28,57-60). Quelle activité débordante ! L'homme puissant et résolu au visage caché, serait peut-être ce Joseph que l'évangéliste Luc dit être "*juste*" (Lc 23,51). En hébreu, Joseph veut dire "plus", ce nom révèle un supplément de grâce.



5. Dernier carré : le mystère de l'onction

L'importance de ce quatrième mystère est signalée sur le vitrail par le bandeau jaune-doré posé sur la poutre horizontale de la croix. Par ce code, l'iconographe médiéval évoque un voile qui s'est levé, il suggère un événement capital de la Révélation biblique, que nous sommes appelés à découvrir.

La pierre tombale est percée de trois ouvertures bleu clair. Le corps de Jésus est allongé dessus. Le juste y dort comme sur un lit. Selon l'Évangile, la mort est un sommeil qui aura un réveil (Ep 5,14). Jésus le disait pour la fillette que le gens pensaient morte : *l'enfant n'est pas morte, elle dort !* (Mc 5,39).

Les trois ouvertures, percées sur le flanc du tombeau, laissent voir que cette pierre, où le mort est couché, est aussi l'autel de la cathédrale qui se dressait jadis à une dizaine de mètres de notre vitrail.

Les pèlerins apercevaient la relique qui se trouvaient dans ce sarcophage-autel. C'était le voile bleu ciel de la Vierge, Notre-Dame de Chartres ; elle a été accueillie et couronnée au ciel par son fils ressuscité. En notre frère aîné Jésus, la mort devient Vie éternelle. Mystère pascal que les baptisés sont appelés à recevoir et à vivre au jour le jour.

Cinq personnages entourent la pierre tombale. Trois sont habillés de vert : l'espérance les habite. Tout à gauche, le grand barbu vert, qui se penche en avant, pourrait être Nicodème. Puis, face à lui, seraient sainte Marie et saint Jean. Sur l'image, mère et fils, l'Église et ses enfants, semblent recouverts d'une même confiance en l'avenir. D'après l'évangéliste Jean, ce fut la dernière demande que Jésus exprima du haut de sa croix : *"Mère, voici ton fils"*. *"Voici ta mère !"*, lui fut-il répondu (Jn 19,26-27). Prenons-en bonne note : nous, les enfants du Père, sommes concernés par ce dialogue.

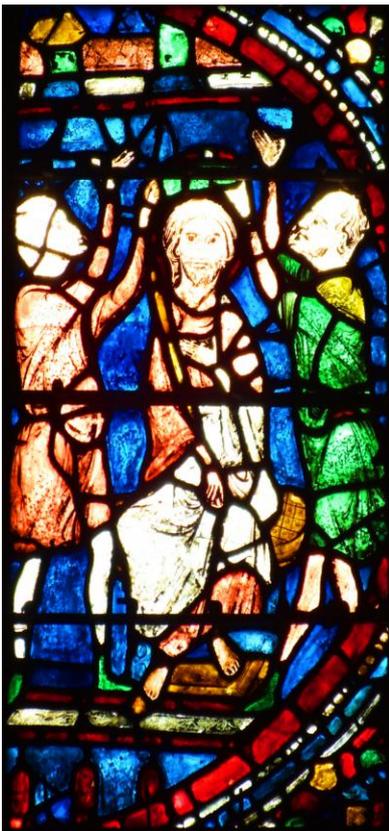
Derrière Marie et Jean, un individu tout pâle, semble se débarrasser, vite fait, de sa tunique rouge. Mais quelle étrange forme a ce vêtement, on dirait presque un serpent. L'homme se débarrasserait-il d'un serpent en regardant Jésus mort, allongé sur la pierre. Que se passe-t-il en lui ? Serait-ce la foi qui vient et le doute qui s'enfuit ? Voyons pourquoi.

Nous avons déjà rencontré le cinquième personnage habillé de rouge. Joseph d'Arimatee, en agissant en juste, s'est montré riche de tout l'amour du Père. À l'embaumement, l'ultime scène, sa tête est devenue visible, et une blanche couronne apparaît sur son bonnet. L'homme se tient face à son ami Nicodème. Leurs deux têtes se touchent, ils agissent ensemble, ils ont même esprit, même projet de vie, même attitude sacramentelle.

Joseph renverse le flacon d'une huile dorée (divine) sur le corps de Jésus, il ajoute à la chair *un mélange de myrrhe et d'aloès* apporté par Nicodème (Jn 19,39) De sa main droite, sur le corps meurtri, il étale "l'huile essentielle" du sacrement, le Saint-Chrême du Baptême, et le corps mortel de Jésus est transfiguré en Corps spirituel (1 Cor 15,44), on ne le retrouvera pas sur terre. Dieu fera-t-il pareil pour nous ?

Le troisième jour, selon les Écritures, la pierre du tombeau roule dans la nuit, et le Christ ressuscité monte avec les morts qu'il vient chercher. Ils sont libérés par Lui, et Lui va s'asseoir, victorieux, à la droite du Père. De ce "lieu" divin, aujourd'hui encore, il se penche sur nous ; l'Esprit d'amour descend rendre juste notre humanité. Partout dans le monde il est là, bien au-delà des frontières culturelles et religieuses. Dieu transfigure la terre entière qu'il créa pour la justice universelle et l'amour définitif.

Depuis la Création jusqu'au Noces de Cana en passant par le sacrifice d'Abraham, l'Écriture mentionne ce *troisième jour* biblique.



III. Éclairages des quatre mystères

A. La signification du mystère de la greffe

Les scènes de la Bible chrétienne qui entourent les carrés que nous avons contemplés, viennent éclairer ces cinq moments de la Passion de Jésus. À nous d'entrer dans cette méditation qui unit les deux Testaments bibliques. C'est un aspect essentiel du Symbole de la foi chrétienne : l'histoire millénaire du Fils de Dieu éclaire et est éclairée par toutes les vieilles Écritures.

1. Le demi-cercle de gauche : les femmes de Jérusalem

Jésus, marchant vers son supplice, rencontre cinq pleureuses.

Luc écrit : *Une grande foule suivait Jésus, ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient. [...] Jésus leur dit : "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi. Pleurez plutôt sur vous et vos enfants ! [...] Si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du bois sec ?" (Lc 23,27-31).*

Dans les rapports humains, la femme porte la vie et l'assume parfois seule dans sa propre chair. Elle gère souvent des situations familiales difficiles. En 70, les femmes de Jérusalem vivront le drame du terrible siège de la ville par Titus, elles subiront la famine et la violence inouïe imposée par les rois de la terre. Avec les enfants, elles furent les premières victimes de la guerre.

2. Le demi-cercle de droite : deux hommes, tête nue

Les femmes ont été placées à gauche du mystère (de la greffe), et les hommes sont à droite. Deux hommes : l'un jeune est vêtu de rouge, il porte l'épée à la ceinture. Le second plus âgé est habillé de vert, il transporte une longue et étroite échelle à 18 barreaux. Ces deux hommes n'ont pas peur, ils regardent et apprécient l'événement, mais n'y participent pas.

Qui sont-ils face au mystère ici évoqué ? Un indice suggère une réponse. L'homme plus âgé, habillé de vert, se tient debout sur une grosse pierre. Aurait-il un rapport avec la phrase de Jésus en Matthieu : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église (Mt 16,18)*. Cet homme, qui regarde de loin la crucifixion de Jésus, pourrait-il être l'apôtre Pierre ? Et qui serait alors son compagnon plus jeune, vêtu de rouge ? Peut-être l'apôtre Jean ?

Que signifierait cette échelle immense que l'homme tient en main ? Serait-ce le chemin montant qui mène au ciel, dont il aurait la responsabilité ? En hébreu, en effet, le chiffre 18 évoque la Vie divine, ou plus exactement, le Dieu vivant qui parle. Et l'épée que l'autre apôtre porte comme un viatique : l'arme reste à la ceinture, toujours présente comme Dieu l'est. Ne symboliserait-elle pas la Parole de Dieu essentielle au Mystère de la greffe (Hé 4,12) ?

3. Eshkol, l'énorme et étonnante grappe (Nb 13)

Le carré tout entier repose sur un passage du Livre des Nombres. Moïse a envoyé douze hommes, un par tribu d'Israël, reconnaître la Terre Promise. Parmi eux, était Josué, qui se dit "*Jésus*" en grec. Les Pères de l'Église, nos ancêtres chrétiens, comprennent que Jésus Fils du Père, ce Jésus, "Dieu qui sauve" (c'est son nom), était déjà présent à l'événement de l'Ancien Testament.

Les douze explorateurs, envoyés par Moïse, devaient monter dans le pays pour en apprécier les richesses et en rapporter des échantillons.

C'était l'époque des premiers raisins [...] Ils montèrent, ils montèrent, répète le texte, et arrivèrent à la vallée d'Eshkol (ou de la grappe). Ils coupèrent un sarment (un bois) et une grappe de raisin qu'ils emportèrent à deux sur une perche, ainsi que des grenades et des figues (Nb 13,20 & 23).

Quarante jour plus tard, les explorateurs revinrent et décrivirent ce pays magnifique où coulent le lait et le miel. *"Mais le peuple qui y habite, ajoutèrent-ils, est puissant et bien armé".*

La peur s'empara du peuple de Dieu, qui murmura contre Moïse et Aaron, et voulut revenir en Égypte. Seuls deux hommes, *Josué* (le juif) et *Caleb* (le païen) affirmèrent ensemble la puissance de Dieu. Pour la Tradition chrétienne, ces deux hommes symbolisent la future Église où juifs et païens habiteront ensemble.

Jésus disait : *"Je suis la Vigne et mon Père est le vigneron. Le sarment ne peut porter du fruit par lui-même, il doit demeurer dans la vigne. [...] Demeurez en moi. je suis la vigne, et vous êtes les sarments"* (Jn 15,1-5).

Sur notre vitrail, les deux porteurs semblent vouloir sortir du cercle où ils sont enfermés. Sortir de cette peur de mourir qui nous tient tous aux tripes, êtres humains fragiles. Mais en greffant la Croix du Ressuscité sur la culture biblique de la Parole, la mort est vaincue par la chair ressuscitée, et la Vie éternelle s'ensuit aussitôt. C'est ce qui se passe aujourd'hui.

Le mystère de la greffe avait bien été annoncé par le récit de Moïse. La scène d'Eshkol, là où elle est située à la base du premier carré, porte le mystère divin. Ainsi l'énorme grappe pourrait annoncer le fruit eucharistique, le Christ meurtri, ensanglanté, attaché au "bois" de la Croix.

4. Un étonnant couronnement d'épines

Sur la partie gauche de la verrière, deux hommes posent une couronne sur la tête de Jésus. La couronne n'est pas d'épines, c'est un petit cercle rouge et vert. Serait-ce que le Père n'aurait pas abandonné le Fils malgré les apparences ?

Dans l'évangile de Matthieu, Jésus questionne son Dieu : *"Eli, Eli, lema sabaktani ? c'est-à-dire "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?"* (Mt 27,46). En fait, les derniers mots de Jésus en croix cachent et révèlent un tout autre couronnement.

La traduction de l'évangile fait erreur sur la phrase araméenne, – et cette erreur est voulue ; la phrase devrait se traduire par *"Pourquoi m'as-tu embroussaillé (d'épines) ? "Embroussaillé",* mais pas "abandonné" ! La couronne d'épines est bien une broussaille posée sur la tête du Crucifié¹, elle n'est pas forcément le signe d'un lâchage du divin comme on peut le penser à première lecture (Mt 27,29-44). Dieu est venu partager les épines de nos vies. N'est-ce pas le contraire d'un abandon ? Matthieu est coutumier de ce genre de "vraie fausse" erreur qu'il introduit dans son texte pour faire réfléchir à la Réalité du Dieu biblique. C'est de la pédagogie.

En fait, la pseudo-traduction de l'évangéliste reprend le verset 1 du psaume 22. Ce verset narre la crucifixion d'un juste apparemment abandonné du Premier Testament, mais qui annonce une joie future.

Et le juste, ici, est Jésus. L'homme est certes embroussaillé d'épines, mais, redisons-le : Dieu, le Père

¹ Le verbe grec *kataleipô* ne correspond pas à la racine hébraïque (SBK) qui évoque une broussaille serrée, souvent épineuse. Le bélier qui remplaça le jeune Isaac sur l'autel du sacrifice avait ses cornes prises dans un buisson de *sabek* (Gn 22,13).

est avec Lui. Car ce qui pourrait paraître un abandon à beaucoup se révélera bientôt être une Résurrection au ciel, et même bien plus : le salut du monde entier appelé à entrer en Dieu.

Par ailleurs, le récit du sacrifice d'Isaac, fils d'Abraham (Gn 22), ce père et croyant exemplaire, sauvé *in extremis* par Dieu, n'annonce-t-il pas le mystère du Golgotha ? Dans la foi, cette scène très dure et difficile à comprendre de la Première Alliance n'éclaire-t-elle pas le sacrifice du Fils de Dieu que son Père n'a jamais abandonné, au contraire. Ô harmonie des saintes Écritures, que le Symbole suggère !

Toute la Trinité divine est complice de l'Incarnation du Fils, et le demeure aujourd'hui. L'humanité se rapproche de cette incroyable Réalité que nous appelons "Dieu" en puisant, chaque jour, dans la Source divine, le jaillissement de l'Esprit.

Les baptisés comprennent de manière existentielle que la couronne d'épines devient une couronne de gloire, grâce à l'action puissante du Dieu trinitaire, affirmée dans les Symboles baptismaux.

5. Une bien étrange flagellation

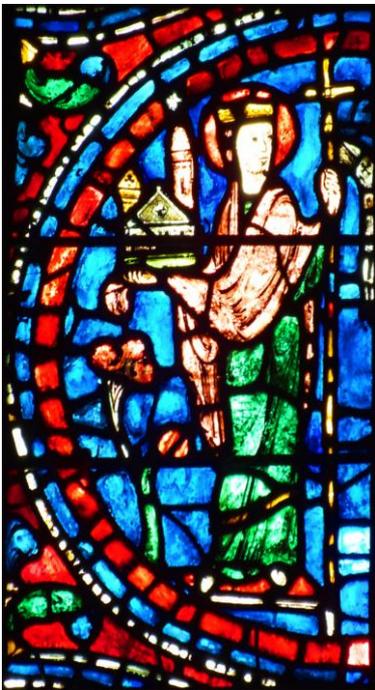
Restons étonnés par le mystère ! Juste en face du pseudo-couronnement, sur le flanc droit de la verrière, Jésus, attaché à une colonne verte, est frappé par deux hommes. Ses bras se croisent en formant un *Xhi*, lettre grecque qui, dans la tradition chrétienne, évoque le Christ Sauveur dans la vie des hommes.

La colonne, qui relie ciel et terre, se confond avec ce Christ, elle paraît même être le pilier qui soutient le ciel au dessus de la terre, un ciel habité si l'on en croit le haut du vitrail. La colonne pleine de vie serait-elle l'expression du secret divin que cache et révèle la flagellation ? Ce Créateur, battu par ses propres créatures, réveille le monde endormi dans ses certitudes.

Deux bourreaux se tiennent de part et d'autre de la "Victime" que l'on appelle "*l'Hostie*" (en latin *Hostia*). Deux personnes la frappent, mais chacune le fait à sa façon, selon ses intentions intimes que le dessin expriment avec les instruments : l'homme de droite, un barbu tout rouge, cogne violemment de haut en bas avec un fouet à trois lanières, il veut faire souffrir ce Jésus qu'il hait, et qui lui tourne le dos. En revanche, celui de gauche, imberbe, et habillé de blanc, ne brandit aucun fouet, mais porte une palme dont le haut est doré. Son visage est proche de celui de Jésus. Les deux hommes se regardent les yeux dans les yeux, et le porteur de palme (peut-être un martyr, ou seulement un baptisé) semble être touché par la Victime innocente. Jésus, lui-aussi, paraît atteint, touché par cet homme vêtu de blanc... comme un baptisé.

Aujourd'hui, par notre façon d'être, il y aurait deux manières de "frapper" Jésus. Dans la foi, le Seigneur serait une sorte de "pilier" qui maintiendrait le vrai "ciel" au dessus de la "terre", Dieu en l'homme au-dessus de l'homme. Ce pilier spirituel unirait "ciel" et "terre" en notre humanité, l'âme divine en nos chairs mortelles. L'Église, rassemblée dans la prière, peut alors dire "Père", et c'est le "Notre Père" : "*Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !*" : l'humanité rachetée en Dieu et par Dieu souhaite l'union définitive du ciel et de la terre, l'Alliance réussie.

Les chrétiens, en se liant à la colonne de Vie où le Vivant est attaché, en embrassant même ce pilier, font la volonté du Père, ils relient l'Esprit divin à leur chair mortelle. Car cet Esprit d'amour, qui vient d'en haut, est plus fort que la mort. Oh, qu'il est grand le mystère de la greffe !



B. La signification du mystère de Jésus crucifié

1. Gédéon et son offrande incomplète

En Israël, depuis quarante ans, le peuple de Dieu mourait de faim, car ses récoltes et ses troupeaux étaient, chaque année, volés par des pillards Madianites (Jg 6,1-24). Alors le Seigneur apparut à Gédéon¹ sous la forme d'un ange, et ordonna au jeune guerrier d'abattre les voleurs avec la puissance du ciel qui lui sera donnée. Le message inscrit dans la bordure rouge (*liber Israël*) rappelle l'ordre de Dieu : "Va, tu sauveras Israël" (Jg 6,14).

Gédéon offrit au Seigneur en sacrifice un chevreau auquel il joignait un plat de grains de blé cuits. Le jeune homme eut très peur, mais le Seigneur le rassura : "*Ne crains pas, tu ne mourras pas*" (Jg 6,23). L'esprit de Gédéon fut pacifié et il nomma ce Seigneur, inconnu jusqu'ici : "*Dieu de paix*". Toute sa vie, cet homme courageux mais inquiet vécut des aventures enthousiasmantes avec l'incroyable Vivant qu'il apprit à connaître au jour le jour.

Le vitrail montre la surprise de Gédéon devant le surgissement du ciel au-dessus d'un arbre sacré, le térébinthe du village. Entre les deux personnages, le plat de blé cuit est posé à notre regard, mais le chevreau n'y est pas. Pourquoi cette absence de la victime du sacrifice ? Peut-être parce que le véritable sacrifié, la Victime par excellence, est le Seigneur Jésus lui-même, le Crucifié du Golgotha que l'on nous montre juste en dessous. Alors nous nous souvenons de ces mots de Jésus : *Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* (Jn 12,23-24). Ô mystère de la Croix !

Le feu du ciel, Esprit de Dieu, est l'amour d'en haut ; il va cuire ce blé offert avec la flamme de son amour ; il va le "transsubstantier". La Croix de Jésus-Christ est infiniment plus qu'une simple baguette magique, c'est un feu d'amour. La Croix n'est-elle pas, dans la foi, la compassion en actes, le don que Dieu propose à vivre aux baptisés ?

Cette scène de Gédéon complète bien le récit de la grappe, en étant une annonce du Christ, une figure typologique de la victoire de la Résurrection sur la mort, qu'a rendue possible la Croix du Seigneur. Ainsi, comme Gédéon, sommes-nous invités à chasser les "Madianites" de nos cœurs. C'est de cette façon que l'Église des Pères lisait l'histoire de Gédéon.

2. Les deux demi-cercles situés à droite et à gauche du second carré

L'habitude a été prise de voir à droite, la Synagogue aveugle avec ses yeux bandés et sa couronne qui tombe. L'habitude aussi était d'admirer à gauche la reine Église aux yeux ouverts sur le mystère de la Croix. Nos esprits manichéens jubilent à ces scènes simplistes qui nous rassurent, nous gens de foi. Mais ce dualisme bien naturel ne produit qu'exclusions et violences. Cette foi idéologique n'est qu'un étiquetage des autres, qui mène à la violence.

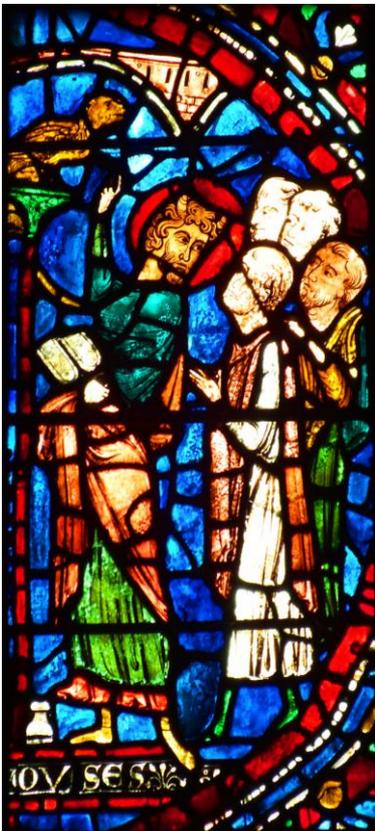
Toi baptisé, vêtu de blanc, as-tu les yeux ouverts sur cette Croix vivifiante, en as-tu l'expérience ? Offres-tu ton corps mortel en échange de la vie éternelle, ton avenir définitif ? Portes-tu ta croix comme le cadeau de ta résurrection ? Et plus largement encore, vois-tu la terre entière monter un peu plus, chaque jour, vers le Père qui l'appelle ? Interprètes-tu ce que tu vois autour de toi et dans l'actualité mondiale avec les yeux du cœur, la foi vivante en Jésus-Christ ? Ce Crucifié ressuscité guérit-il ton aveuglement naturel ?

¹ Nom qui vient de la racine G D 'A qui signifie "couper", "abattre". Gédéon a abattu les idoles d'Israël.

Sur le vitrail, la femme aux yeux bandés, âme aveuglée par le petit démon qui lui décoche une flèche, porte sur ses épaules l'habit blanc du baptême, alors que sa robe est couleur de sang. Cette femme, rendue aveugle par l'esprit démoniaque, serait-elle une baptisée ? Croyant, regarde l'image : le bandeau est vert, il est plein de vie. Ce n'est peut-être pas un bandeau, mais un pansement pour des yeux malades qui, un jour, guériront. "*Ô Seigneur, viens au secours de mon peu de foi !*" (Mc 9,24).

De l'autre côté, l'âme reine, femme auréolée de rouge, qui tient la croix bien verticale, et porte en main droite la maquette de l'Église, est habillée de vert sous un châle rougeoyant. Elle est vêtue d'Espérance, mais rien n'est encore joué. L'Église n'est pas une maquette, elle est l'humanité réelle en train de se convertir au mystère de la Croix. Non pas tel ou tel individu d'élite, mais le monde entier en gestation de justice et d'amour.

Baptisés dans la mort de Jésus, sommes-nous à gauche, sommes-nous à droite, ou au fil des jours, sommes-nous des deux côtés de la Croix eucharistique, bien accrochés à elle... *par Lui, avec Lui et en Lui !* Un jour, notre esprit est plongé dans la positivité d'en bas, mais le lendemain le même esprit, notre esprit se nourrit de la Réalité d'en haut au fil des événements qui surviennent. N'est-ce pas notre façon de monter au ciel, une montée entrecoupée de descentes ?



3. Adam prie au pied de la Croix, l'humanité se transforme

Jésus a été crucifié au *Golgotha*, en araméen : "le crâne" (Jn 19,17). Serait-ce la forme du rocher qui surplombait la route, bloc de pierre qui servait aux romains de lieu d'exécution ? La tradition chrétienne a interprété ce mot *Golgotha* comme une évocation d'Adam. *Golgotha* désignerait le crâne d'Adam enterré sous la colline du Temple, qu'évoque un texte juif tardif, le *Pirqué de Rabbi Eliézer*.

L'image médiévale fait apparaître en gros le pied de l'Arbre vert. On y voit Adam nu, recouvert d'une grande cape brune. Agenouillé, il tient en main un calice fermé par un couvercle rouge ; il semble même offrir cette coupe comme un *sacrifice d'action de grâce*. Peut-être Adam dit-il la bénédiction : "Bénis sois-tu, Dieu de l'univers, Toi qui nous donnes ce pain... ". Le chrétien se sait être Adam recréé, ré-engendré par le Père.

En face d'Adam, devant nous, un surfeur bien fleuri pousse de la racine où le bois vert de la Croix a été greffé.

Cet Adam sur l'image, n'est-ce pas l'humanité qui remercie le Seigneur Dieu de ce don incroyable qu'est son amour ? Le chrétien se sait "en dette" par rapport à Dieu : créé d'abord à la vie, et re-créé ensuite à la vie éternelle.

La Croix du Christ n'a de sens qu'en Adam, qu'en notre chair commune, qu'en englobant la terre tout entière, comme Paul l'a rappelé à plusieurs reprises. *Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. De même que le péché règne dans la mort, de même la grâce règne par la justice pour la vie éternelle. Par Jésus-Christ, notre Seigneur...* (Rm 5,20-21). C'est toujours actuel, c'est la Vie !

4. Le véritable agneau pascal

Le demi-cercle de droite évoque le sacrifice de l'agneau pascal que les juifs faisaient la veille de la Pâque pour rappeler la sortie d'Égypte. Les hébreux de Moïse traçaient sur les montants et sur le linteau des portes de leurs maisons d'Égypte, un signe avec le sang de l'agneau (Ex 12,1-7). C'était une sorte de protection.

En bas, à droite, un homme, vêtu de vert, égorge l'agneau pascal. À gauche, debout, un autre homme marque sa maison avec le sang de la victime pour que la mort n'entre pas dans la demeure, dans cette famille. La porte est rouge-feu, expression de la brûlante Réalité de Dieu.

Jésus, l'Agneau de Dieu selon la foi, a été sacrifié à l'heure même où l'on égorgeait les agneaux pascals sur l'esplanade du Temple de Jérusalem. La Croix se dresse alors au Golgotha (Jn 19,14).

La liturgie chrétienne fait mémoire de l'Agneau de Dieu, *le Fils du Père, qui enlève le péché du monde* selon le *Gloria* de la messe. Et l'assemblée eucharistique chante *l'Agneau de Dieu* avant de s'en nourrir à la communion. Chacun de nous est appelé à devenir un "agneau" pour les autres, surtout pas un "loup" dévorant ! Il serait meilleur pour le baptisé d'être mangé plutôt que de devenir un prédateur. Cette scène de l'Exode est bien à sa place pour éclairer le salut qu'apporte la Croix de Jésus-Christ contre le Pharaon-Satan et ses sbires.

5. Le véritable serpent d'airain, élevé dans le désert du monde

À gauche sur le vitrail, juste en face de l'agneau pascal, une autre scène de l'histoire de Moïse nous est montrée.

Voici l'histoire (Nb 21,4-9) : Les hébreux marchent dans le désert, mais le soleil est brûlant, ils meurent de faim et de soif. Ils savent qu'ils vont mourir dans ce désert où il n'y a ni pain, ni eau, et *parlent*

contre Dieu et contre Moïse. Alors Dieu envoya contre eux des serpents brûlants dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. Puis ils se rendent compte de leur erreur, ils se reconnaissent pécheurs et demandent pardon au Seigneur.

Le Seigneur dit alors à Moïse : "Façonne un serpent brûlant et place-le sur un bois. Quiconque aura été mordu le regardera et aura la vie sauve. Moïse fit cela, et tout homme mordu, qui regardait le serpent d'airain, restait en vie.

Sur le vitrail, saint Moïse cornu¹, a en mains les deux tables de la Loi, il désigne au peuple un petit dragon doré perché sur une haute colonne. Quel est ce reptile lumineux, qu'annonce-t-il pour l'avenir ?

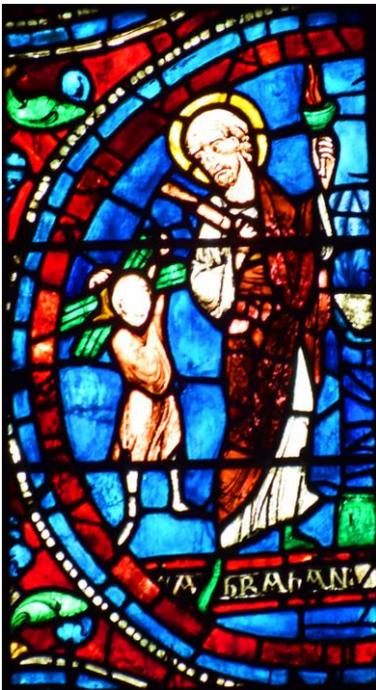
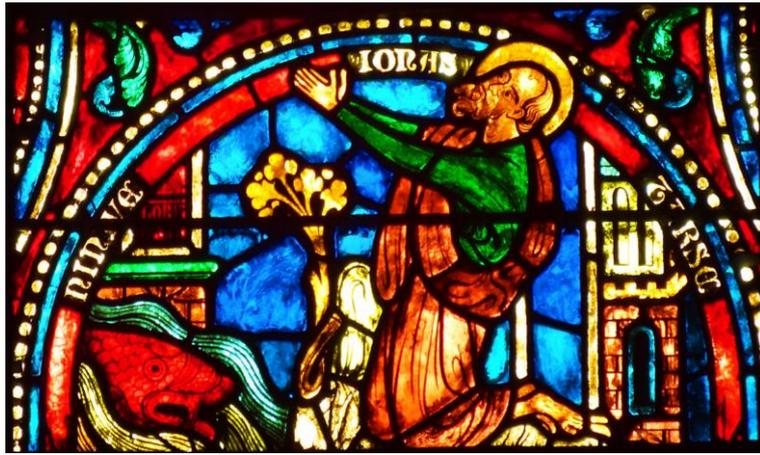
L'évangéliste Jean rappelle cette histoire typique, exemple pour nous, et la réfère à Jésus, le Fils éternel du Père (Jn 3,14-17) ; l'évangéliste évoque ainsi la puissance du serpent d'airain dans son récit de la Passion en citant un verset du prophète Zacharie : *Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé*. Ce serait bien le mystère de la Croix vivifiante et salvatrice qui serait annoncé ici. Jésus serait-il alors une sorte de serpent qui sauve ? Il est pourtant difficile de comparer Jésus à un serpent, encore moins au reptile diabolique de la Genèse (Gn 3).

Saint Augustin explique de quelle façon le récit de Moïse annonce l'évangile. Le sermon du chantre de la grâce est splendide, en voici quelques lignes² : "Le Christ n'est-il pas la Vie ? Et pourtant le Christ est mort. Mais dans la mort du Christ la mort a trouvé la mort, parce que la Vie, frappée à mort, a tué la mort. La plénitude de la Vie a englouti la mort, la mort a été anéantie dans le corps du Christ. C'est ce que nous dirons, nous aussi, à la résurrection quand, déjà triomphants, nous chanterons : *Mort, où est ta puissance ? Mort, où est ton aiguillon* (1 Cor 15,55) ?"

Le grand évêque n'est pas facile à suivre, mais le sujet est difficile, il s'agit d'entrer dans l'incroyable mystère d'une Croix qui sauve : relisons plusieurs fois cette profonde méditation pour la faire nôtre.

¹ Le texte biblique parle de "rayons", mais le même mot hébreu est celui de la corne qui symbolise la puissance.

² Le texte complet est en annexe.



C. La signification du mystère de la "terre dorée"

Sur le troisième carré, la planchette où Jésus pose ses pieds est, rappelons-le, devenue toute dorée. Jésus est mort, et ce banal escabeau biblique porte désormais la lumière du don de Dieu à l'humanité (Ps 110,1; Mt 5,35). Les récits de Jonas et d'Abraham annoncent bien ce mystère.

1. Le prophète Jonas annonce le secret de la croix verte

Au-dessus du troisième carré, comme une introduction, le vitrail présente saint Jonas en prière. Sa tête, semblable à celle d'un Christ, ses deux mains jointes et ses bras allongés sortent du cercle terrestre. Jonas, les yeux tournés vers le haut, prie en Dieu. "Par Jésus-Christ, son Fils, notre Seigneur", pourrait-on ajouter aujourd'hui.

Devant lui, pousse un petit arbre doré, peut-être cette vie intérieure qui grandit dans la prière. La plante monte du *rocher*, image du Dieu d'amour (Ps 18,32; Ps 62,3...) et figure possible du Golgotha. Tout en bas, à gauche, un gros poisson, rouge-feu, descend vers son lieu, les profondeurs de la mer. La bête marine a gardé en elle le prophète pendant trois jours et trois nuits, puis l'a rejeté sur l'injonction de Dieu. Cette bête marine, ne serait-ce pas la mort qui nous emporte tous ?

Ressorti de la mort après trois jours, le prophète se tient désormais sur une terre ferme, sur un sol solide où l'on ne s'enfonce pas, où l'on ne coule pas : celui de l'amour. N'est-ce pas la nouvelle terre avec son nouveau ciel, illuminée par cette lumière qui naît de la lumière d'en haut ?

L'homme de Dieu fut rejeté sur une terre solide et sèche pour accomplir une mission. Derrière Jonas, sur l'image, on voit Tarsis, le bout du monde, endroit tranquille où le prophète désirait fuir les exigences de Dieu, il voulait se sauver au bout du monde, à Tarsis pour échapper à sa mission, mais Dieu l'a rattrapé dans sa fuite. Désormais, devant lui, se dresse la grande et dangereuse ville païenne de Ninive, qu'il faut trois jours pour traverser !!! Il en mettra quarante, et la ville tout entière se convertira au Dieu vivant d'Israël. Une telle puissance de Dieu illuminera la terre, mais chagrinerait beaucoup le prophète juif qui hait ces "autres" qu'il ne fréquente pas, ce monde qu'il juge impur comme le "pharisien" de l'évangile chrétien (Lc 18,9).

Saint Paul, juif pharisien, vivra les mêmes affres que Jonas, mais à la différence du prophète de Ninive, il fut accompagné par le Ressuscité et ses exigences. Paul l'écrira aux gens de Corinthe : "*Malheur à moi, si je n'annonçais pas l'évangile*" (1 Cor 9,16). Combien d'autres que Paul témoignent aussi de l'expérience exigeante du Christ ressuscité, un véritable chalumeau au fond des cœurs. L'amour est brûlant.

L'histoire de Jonas prépare celle de Jésus obéissant au Père. Les Ninivites symbolisent ceux qui ne cultivent pas la Parole de Dieu, les païens de partout appelés par le Christ. Dans l'évangile, il y a plus que Jonas, l'évangéliste des païens de son temps. Dans l'évangile, le Fils de Dieu se montre et propose à tous la Résurrection de la chair avec la Vie éternelle. Tous les êtres humains, hommes, femmes et enfants, bénéficient des effets lumineux de la Croix. Cet amour brûle beaucoup d'entre nous qui crient à l'injustice mondiale et ressemblent à Jonas pleurant la mort sous son ricin, sa croix à lui. *Que tes pensées, Ô Dieu, sont difficiles !* (Ps 139,14).

Ainsi nous mourons tous, nous le savons... et nous mourons chaque jour un peu plus. Mais, en plus, depuis le jour immense de Pâques, nous ressusciterons tous dans la flamme de l'amour divin. Tous, nous serons accueillis dans le sein du Père. Bien sûr, cette certitude, dont nous ne savons rien, est de foi puisqu'elle se dit "en Dieu", dans la réalité de l'Alliance, et non dans le sombre réel d'ici-bas que grignote lentement l'usure du temps. Aujourd'hui, la terre est dorée, la Lumière est bien là, l'Espérance

n'est pas morte.

Le Symbole baptismal énumère les grands moments du chemin du Verbe. Le Fils de Dieu est descendu du ciel et s'empare de la terre et l'emporte avec Lui au ciel. Jésus ressuscité est l'évangéliste universel. De là-haut, si l'on peut dire, il accompagne ses missionnaires, ceux qui transmettent la lumière de sa Parole pour le salut du monde. Vocation de tous les baptisés.

En Église, *le signe de Jonas* appartient à l'Évangile (Mt 12,39-41; Lc 11,29-32). Jonas est une figure typique, essentielle à toutes les évangélisations, les anciennes comme la nouvelle annoncée par Jean-Paul II. Ce retour de l'Évangile viendra malgré nos réticences, malgré nos résistances humaines à une justice et à un amour que nous ne pouvons pas comprendre parce qu'ils nous dépassent infiniment. *Quelques pensées, Ô Dieu, sont difficiles !* (Ps 139,14).

2. Le mystère se précise : un père avec son fils dans la jungle du monde

Dans le demi-cercle de gauche, Abraham monte avec son fils sur la montagne du sacrifice ; il marche en tête, porte le couteau du sacrifice, et aussi ce feu qui, sur l'image, touche le ciel. Cheminant sur ce chemin montant, le fils suit son père, il transporte sur ses épaules les deux lourds morceaux de bois nécessaires au feu. *Le fils interrogea son père : "Père, dit-il, voici le feu, voici le bois, mais où est l'agneau pour le sacrifice ?". Abraham répondit : "Dieu verra". Tous deux poursuivirent ensemble leur montée* (Gn 22,7-8). Ils ont même foi en Dieu, même confiance.

De l'autre côté de la verrière, à droite, le fils est attaché sur l'autel du sacrifice. Au pied de cet autel de fortune, les deux morceaux de bois forment le grand X, le *Khi* annonciateur du Christ.

Abraham s'apprête à donner le coup fatal. Mais, en haut et à gauche sur le vitrail, un ange à l'aile verte sort soudain du ciel et saisit l'extrémité du couteau : il stoppe le geste meurtrier. Dieu a vu l'horreur, et refusé l'horrible religion des hommes. Au-dessus de l'enfant, vole un oiseau blanc, une colombe peut-être. Sous l'ange, tout en bas de l'image, le bélier d'un an a ses deux cornes prises dans un buisson de *sabek*, sa tête est embroussaillée d'épines (Gn 22,13).

Nous savons la suite de l'histoire biblique. Abraham sacrifia le bélier à la place de son fils en haut sur la montagne où "*Dieu voit*". Cette montagne s'appelle toujours : "*Dieu voit*", elle se trouve partout dans le monde. Le Père des cieux voit l'état de notre humanité, alors il agit ! Avant même de partir, Abraham connaissait le Seigneur, il avait foi en ce Dieu qui voit et n'abandonne jamais ses créatures au crime, aux idéologies violentes qui, sous prétexte de religion, sacrifient un enfant !

Le grand poète syrien Romanos le Mélode¹ chante cette belle typologie chrétienne : Dieu s'adresse au croyant Abraham : "*Veux-tu savoir ce qui arrivera après toi, grâce à ta conduite. C'est pour te le révéler que je t'ai fait monter ici. Par égard pour moi, tu n'as pas épargné ton fils, moi, non plus, par égard pour la multitude, je n'épargnerai pas mon Fils. Je le donnerai pour qu'il soit immolé pour le monde entier, car je donne tout bien, moi, le Sauveur de vos âmes. Comme ton Isaac a porté le bois sur ses épaules, mon Fils, sur ses épaules, portera la croix. Ton grand amour t'a révélé l'avenir. Tiens : regarde le bélier pris dans le bois. Vois comme il est retenu, et découvre le mystère : ses cornes entravées figurent les mains de mon Fils.*"

Le récit d'Abraham annonçait l'action généreuse de Joseph d'Arimatee qui, dans le carré central, prend Jésus à bras le corps et le pose sur la pierre d'un tombeau tout neuf, d'une mort qui ne conduira plus à la mort. Ce geste de compassion était inspiré par le Père des cieux. Dieu en effet ne pouvait pas

¹ Diacre de l'église de Beyrouth, il vécut dans la première moitié du VI^{ème} siècle. Son talent poétique le rendit célèbre, il composa de nombreuses hymnes pour la liturgie grecque.

abandonner son Fils à la mort, il se serait renié lui-même. Son Fils n'est-il pas aussi divin que Lui, "lumière née de la lumière" ? Le Père voit l'avenir, il voit le monde sauvé, toute la terre dorée par les rayons d'en haut, il voit les cœurs convertis. *Ô Seigneur, que tes œuvres sont grandes !* (Ps 92,6)



3. Une incroyable figure : le pélican

Dieu est père, et il est mère aussi.

La scène biblique, qui soutient le troisième carré, montre un roi qui déroule un rouleau de parchemin. Serait-ce le roi David dont la lyre à dix cordes se dresse derrière lui ? Pour comprendre cette image typologique, lisons le psaume 102 qui pourrait bien être "de David". C'est le cri, la lamentation d'un malheureux qui se tourne vers Dieu.

"Mes jours partent en fumée, mes os sont un brasier brûlant. Comme l'herbe des champs mon cœur sèche. J'oublie de manger mon pain. À force de crier ma plainte, ma peau s'est collée à mes os. Je suis comme le pélican du désert..." (Ps 102,4-7).

Devant le roi David, un immense pélican blanc et rouge s'ouvre le flanc avec son bec. Jaillit alors un flot de sang qui vient nourrir trois oisillons posés dans un nid. Pour faire vivre ses petits, le pélican s'est ouvert le côté. N'est-ce pas ce qui s'est passé au Golgotha ? *De sa lance, l'un des soldats lui perça le côté, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.* (Jn 19,34).

Dans la foi en Jésus-Christ, cet acte nourrirait le monde.

Les sacrements de l'Église sont ici annoncés : le sang eucharistique et l'eau baptismale. La typologie biblique annonce la vie sacramentelle de l'Église devenue Corps du Christ, corps mondial, immense et planétaire, qui dépasse les frontières, transcende les cultures, les langues et les religions. Ce Corps actuel du Christ présente une riche diversité de langages et de rites, de théologies plus ou moins élaborées, mais c'est toujours le même Esprit du Père qui souffle en tous ces membres. L'amour n'existe qu'à travers la diversité et la compassion mutuelle. Le rite religieux est dépassé, car il prend sens désormais d'une humanité mondiale qui se remplit d'amour, les uns avec les autres, les uns grâce aux autres. Sur l'image, le pélican a trois enfants, mais en fait, sa famille est innombrable.

Aujourd'hui, dans la foi, la sombre terre se colore d'amour. Nous sommes le Corps du Christ, membres les uns des autres (Rm 12,5). Grâce à la Résurrection de la chair, initiée par Jésus, ce Corps mondial prend bien la couleur de la lumière divine parce que personne ne capte à son profit l'amour qui vient d'en haut. La justice et l'amour sont tout l'or du nouveau ciel et de la nouvelle terre.

Partout, le sang du Christ et sa flamme éternelle nourrissent notre terre comme le pélican alimente sa portée. Comment ? Nous ne le savons pas, mais la figure typique du pélican divin éclaire notre cœur. Méditons le mystère ! *Que tes pensées, Ô Dieu, sont difficiles !*

4. Élie et la veuve de Sarepta : l'inépuisable nourriture

La Résurrection du Seigneur fut annoncée en amont par l'histoire d'une veuve et de son fils unique. La femme vivait à *Sarepta*, village libanais dont le nom évoque le feu de Dieu¹. Et dans cette histoire biblique, la chaleur du soleil a brûlé la campagne, les rivières ont séché, c'est partout la famine. Trois années de sécheresse !

Alors Dieu ordonna à Élie, le prophète, de se rendre à Sarepta pour être nourri par une veuve étrangère qui vivait pour son fils unique (1 R 17,9). Élie repère vite la veuve, elle ramassait du bois à l'orée du village ; il lui réclame un peu d'eau et un morceau de pain. La femme réticente répond à Élie : *"Par le Seigneur vivant, ton Dieu, je n'ai qu'une poignée de farine dans une jarre et un peu d'huile dans une cruche, et je ramasse deux bouts de bois pour faire cuire un dernier repas pour mon fils et pour moi. Nous mangerons, puis nous mourrons"* (1 R 17,12-13). Même si la situation est désespérée, son fils

¹ La racine sémitique S R F signifie "brûler, embraser."

garde la priorité.

Notons au passage le détail étrange des deux bouts de bois que la tradition chrétienne repère comme un clin d'œil en direction de la croix.

Élie insista en rassurant la mère : *"Ne crains rien, fais comme tu as dit, mais prépare d'abord une petite galette que tu m'apporteras. Ensuite tu en feras d'autres pour toi et ton fils, car le Dieu d'Israël a dit : "Jarre de farine ne s'épuisera, cruche d'huile ne se videra, jusqu'au jour où le Seigneur enverra la pluie sur la terre."* Elle et son fils ne seront pas lésés, bien au contraire. Elle le verra après avoir cru en la Parole de Dieu transmise par le prophète.

Tout se passa comme Élie l'avait dit, et Dieu fut de la partie, il a donné la nourriture inépuisable, huile et farine n'ont pas manqué (1 R 17,16).

Sur le vitrail, la femme présente à Élie les deux morceaux de bois qu'elle croise en formant un grand X blanc, elle lui présente la croix du Crucifié qu'elle accepte pour elle et pour son fils.

À ses pieds, l'enfant encore petit, est habillé de blanc comme pour un baptême. Il a été marqué par le signe de la Croix et il se nourrira du *Pain descendu du ciel* (Jn 6,51).

Un jour, surviendra le drame de la mort de l'enfant... La nourriture eucharistique montrera ses effets, l'enfant de Sarepta ne mourra pas. (Ps 92,6). Le mystère se confirme : *Ô Seigneur, que tes œuvres sont grandes !*

5. L'autre mère qui perdit son fils unique

Cette femme habitait le village de Shunem au nord du Liban actuel, elle n'était pas veuve. Son malheur était sa stérilité, elle n'avait pas eu d'enfant et son mari était trop âgé pour lui en donner.

La femme était riche et généreuse, elle habitait une grande maison, et y accueillait souvent le successeur d'Élie. Élisée était un homme fin et cultivé de la haute société, alors qu'Élie était un ours rugueux de la campagne. La femme invitait souvent le prophète à sa table et, avec lui, aimait s'entretenir de Dieu et de la foi. Un jour, elle décida même de lui faire construire une petite chambre en haut sur la terrasse ; elle meubla la pièce pour que le saint homme de Dieu puisse y loger quand il passerait.

Élisée avait un serviteur nommé Guéhazi. Il lui demanda : "Que faire pour remercier cette femme généreuse ?" Guéhazi répondit : "son malheur est qu'elle n'a pas d'enfant et ne peut plus en avoir."

"Appelle-la", lui dit-il. La femme se présenta à la porte, et Élisée lui dit : "l'an prochain, à cette saison, tu tiendras un fils dans tes bras." "Non, Monseigneur, répondit-elle, ne trompe pas ta servante." (2 R 4,16).

La femme conçut, et l'enfant grandit, mais, un jour de moisson, par grand soleil, il mourut d'ensoleillement. *Aussitôt la mère porta l'enfant dans la chambre du prophète, le coucha sur le lit, et sortit en fermant bien la porte. Elle appela son mari et lui dit : "Qu'un serviteur m'accompagne avec une ânesse, je cours au Mont Carmel chez l'homme de Dieu, et je reviens."*

Arrivée sur la montagne, elle se précipita aux pieds de l'homme de Dieu et dit : "Avais-je demandé un fils à Monseigneur ? Pourquoi m'avoir trompé ?"

Élisée dit à Guéhazi : "Prends mon bâton, et sans t'arrêter cours jusque là-bas. Tu étendras mon bois au-dessus de la tête de l'enfant ". Guéhazi se précipita.

La mère de l'enfant dit à l'homme de Dieu : "Aussi vrai que le Seigneur est vivant, et que tu vis toi-même, je ne te quitterai pas". Alors Élisée se leva et la suivit.

*Guéhazi les avait précédés, il avait déjà étendu **le bois** d'Élisée au-dessus de l'enfant, mais rien ne s'était passé. Dès son arrivée, il le dit à son maître : "l'enfant ne s'est pas réveillé".*

Élisée s'enferma avec l'enfant dans la chambre haute, il se coucha sur lui pour lui donner son souffle. Sa bouche était contre sa bouche, ses yeux contre ses yeux, et ses mains contre ses mains. La chair de l'enfant se réchauffa, mais rien de plus.

Sept fois de suite, le prophète recommença son geste. L'enfant éternua et ouvrit les yeux.

Élisée appela son serviteur : "Fais venir cette bonne Shunamite". Dès qu'il la vit, il lui dit : "Prends ton fils !" Elle se jeta à ses pieds, puis elle prit son fils et sortit.

Sur le vitrail, l'enfant tout blanc est allongé sur le lit, couché sur un drap vert dans la chambre haute. Devant lui, Élisée, aurolé et habillé de rouge, les deux bras écartés, prie en regardant l'enfant. En face de l'annonce de la Croix par le récit de Sarepta, le vitrail révèle la Résurrection.

Dans le récit biblique, le bâton d'Élisée n'a eu aucun effet, car ce bois n'était pas une baguette magique. Il a fallu la prière du prophète et la puissance de Dieu pour faire revivre l'enfant. De même, la Croix de Jésus n'est pas non plus une baguette magique, mais l'expression de la Puissance de Dieu qui renouvelle la face de la terre.



D. L'éclairage du mystère de l'onction au tombeau

1. Encore un secret : Jacob croise ses bras pour bénir ses petits-fils

Cette étrange bénédiction nous fait entrer dans le dernier carré, elle nous introduit dans le quatrième moment du mystère de la croix : la mise au tombeau du Corps de Jésus.

Jacob, devenu très vieux, était descendu en Égypte rejoindre son fils Joseph devenu ministre du Pharaon. *Il fit promettre à son fils de ne pas être inhumé en Égypte, mais dans la grotte du champ de Makpéla où étaient déjà enterrés Abraham et sa femme Sara, Isaac et sa femme Rebecca, et Léa sa première épouse. Joseph le promit à son père* (Gn 47,30).

Un peu plus tard, *apprenant que son père Jacob était à ses derniers instants, Joseph lui amena ses deux fils nés en Égypte : l'aîné Manassé et le second Ephraïm, pour qu'il les bénisse.*

Jacob était presque aveugle. Joseph fit approcher ses enfants de leur grand-père, il tenait Ephraïm de sa main droite pour qu'il soit à la gauche du vieillard, et Manassé de sa main gauche pour qu'il soit à sa droite. Mais Jacob-Israël étendit sa main droite et la posa sur la tête d'Ephraïm, le plus jeune, et sa main gauche sur la tête de l'aîné Manassé. Jacob avait croisé ses bras (Gn 48,13-14).

Joseph voulut corriger ce qu'il croyait être une erreur, mais Jacob refusa : il avait décidé de mettre Ephraïm au dessus de Manassé, de placer le petit au-dessus de son grand frère, le dernier au-dessus du premier.

À la croix, Jésus réalisa ce qui était annoncé. *Lui de condition divine, il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'anéantit lui-même, en prenant la condition d'esclave en se faisant homme. Il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix* (Ph 2,6-8). Il se fit le dernier des derniers, mais ressuscita dans la gloire du ciel avant tous les êtres humains, il fut le premier ressuscité, et devint *l'aîné d'une multitude de frères* (Rm 8,29). *Beaucoup de premiers seront derniers, et de derniers seront premiers* (Mt 19,30) car bien des être humains issus du paganisme entrent dans la gloire du ciel avant le peuple élu qui attend toujours la venue du Messie et la Résurrection.

Par ailleurs, l'éthique chrétienne appelle les baptisés à l'humilité : *"Si quelqu'un veut être le premier, qu'il se fasse le dernier de tous, et le serviteur de tous"* (Mc 9,35).

Les baptisés s'accordent avec la parole de Jésus, et ce n'est pas un hasard que, sur le vitrail, les deux petits fils de Jacob nés dans l'Égypte du Pharaon, soient oints de la croix et habillés de blanc. N'annoncent-ils pas les futures baptisés ?

Et c'est bien l'huile mystérieuse de l'onction baptismale et la bénédiction de la Croix au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, qui donne la force de l'amour. Toute la Trinité divine s'emploie à sortir notre humanité de la suffisance et de la mort.

2. Samson tue le lion qui lui barrait la route

On le dit "juge" en Israël et aussi en Église, mais le personnage haut en couleurs ne porte aucun jugement. C'est un nazir, un consacré à Dieu depuis son enfance. Ce jeune homme ne fait qu'agir selon le Souffle qui l'habite, il déconcerte son entourage, amis et ennemis. Cet homme de Dieu est un mystère. et sa force légendaire est un secret.

C'était à l'époque où les philistins, ces gens du nord qui ne connaissaient pas Dieu, avaient débarqué bien armés et en nombre sur la terre d'Israël.

Le jeune Samson, à l'âge des amours, décida de se marier avec une philistine, fille du peuple ennemi d'Israël. Ses parents ne comprenaient pas pourquoi leur fils ne prenait pas femme dans son peuple ou dans son clan. Mais Samson tenait fort à ce projet d'aimer une jeune femme philistine

Au village de Timna où il était descendu, Samson *remarqua une femme parmi les filles des Philistins*. Il demanda à son père de la lui prendre comme épouse selon la coutume de l'époque. *Ses parents ne savaient pas que ce désir venait du Seigneur* (Jg 14,1-4).

*En allant à Timna, Samson vit un jeune lion rugissant qui venait à sa rencontre. L'Esprit du Seigneur fondit sur lui, et à mains nues, Samson déchira le lion comme on déchire un chevreau*¹ (Jg 14,5-6).

Puis il descendit s'entretenir avec la femme. Le soir, il revint chez ses parents.

Plus tard, il retourna à Timna pour rencontrer sa future épouse. Il passa près du cadavre du lion, et voici qu'un essaim d'abeilles habitait la carcasse. Il recueillit du miel et s'en délecta, il en rapporta même à ses parents sans rien leur expliquer en bon adolescent qu'il était.

Il revint à Timna pour le grand jour de son mariage : sept jours de fête chez les Philistins !

Mais, considéré comme un ennemi, il était protégé par une trentaine de jeunes gens. Ces noces étaient sous haute protection !

Il fallait payer la dote à l'issue de la fête. Les Philistins n'attendaient que cela, mais Samson n'avait pas un sou en poche. Il proposa alors un marché à ses protecteurs : *"Je vais vous raconter une énigme, si vous trouvez la solution pendant les sept jours de fête, je vous donnerais trente pièces de toile fine et trente vêtements d'honneur. Mais si vous ne la trouvez pas, c'est vous qui me donnerez trente pièces de toile fine et trente vêtements d'honneur."*

Les philistins acceptèrent le marché. *"Dis-nous ton énigme, nous t'écoutons."*

Samson leur exposa la devinette suivante : De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux." (Jg 14,12-14).

Les philistins ne trouvaient pas la solution. Mais, le septième jour, la jeune femme philistine, pendue au cou de son fiancé, lui fit du chantage et lui arracha finalement la vérité qu'elle dévoila aussitôt à ses amis.

Samson devait payer !

Alors l'Esprit du Seigneur fondit sur Samson, il descendit à la grande ville voisine, y tua trente philistins, prit leurs dépouilles qu'il remit aux gens de Timna. Puis, enflammé de colère, il remonta à la maison de son père.

Sa femme philistine fut donnée au compagnon qui lui avait servi de garçon d'honneur. (Jg 14,19-20). Ainsi échoua cette première histoire d'amour de notre "juge" dont le projet d'union n'a pas pu réussir. La haine était trop forte entre les deux communautés.

Quel rapport le vitrail typologique fait-il entre cette légende biblique et l'embaumement du corps de Jésus ? Autrement dit, comment ce récit des Écritures éclaire-t-il l'onction baptismale ? En quoi Jésus ressemble à Samson ? Est-ce la trahison de son entourage qui n'acceptait pas l'amour qu'il manifestait pour l'autre communauté ? Nous préférons souvent aimer ceux qui nous ressemblent. *Nous aimer les uns les autres* est, en vérité, une devise difficile qui suppose l'aide du ciel, symbolisée par l'onction baptismale.

¹ Sur le vitrail, sous le fauve, l'artiste a dessiné quelques animaux qui évoquent sans doute les victimes de la bête.

3. Samson et les portes de Gaza, la Révélation de Dieu s'élargit

Dans le demi-cercle situé de l'autre côté du carré de l'onction faite sur le corps de Jésus, un Samson géant, habillé de rouge et à l'écharpe blanche, transporte sur ses épaules les deux lourdes portes de la forteresse philistine de Gaza. À elles deux, ces portes dorées forment le X que nous connaissons : il annonce le "Xrist" à venir. La typologie biblique est lancée.

C'est toujours la guerre entre les deux communautés, entre Samson, le consacré à Dieu, et les philistins. Et l'amour du "Juge" pour les femmes philistines n'a pas disparu, bien au contraire.

Samson se rendit à la place forte de *Gaza*. *Il vit une prostituée et entra chez elle (Jg 16,2)*. C'était le soir.

Mais Samson avait été reconnu, et les gens de Gaza avertis : "Samson est entré chez nous !"

Les portes de la ville avaient été fermées et Samson était pris au piège. Les philistins attendaient le lever du soleil pour s'emparer du palestinien et le tuer. *Mais Samson resta couché jusqu'au milieu de la nuit. Alors il se leva, saisit les battants de la porte de la ville avec les deux montants qui les tenaient, il les arracha avec leur barre de fermeture, et les chargea sur ses épaules. Puis il les porta au sommet de la montagne qui fait face à Hébron et les y déposa (Jg 16,3)*.

Et qu'y-a-t-il dans la grotte d'*Hébron* dont le nom hébreu bien connu évoque la fraternité humaine ? Les corps d'Abraham et de sa famille y avaient été déposés, enterrés là. Ces corps attendaient la résurrection de la chair avec la venue du Messie.

Sur le vitrail, Samson semble fixer du regard quelque chose de jaune ou de lumineux posé à terre, ou placé en terre. Ne serait-ce pas les précieux ossements des saints patriarches¹ ?

Quel rapport peut-on faire alors entre cette légende populaire rapportée dans la Bible, et l'onction de myrrhe et d'aloès réalisée sur le corps de Jésus allongé sur la pierre tombale ? Quel rapport avec la Croix et la Résurrection de la chair ? N'oublions pas que le Ressuscité est descendu aux enfers pour faire remonter de la mort toutes les personnes décédées depuis Adam et Ève. En Jésus-Christ, notre nouveau Samson, la mort est vaincue, Satan est dépossédé de son pouvoir : tous les humains d'hier, d'aujourd'hui et de demain sont appelés au ciel.

Avec ce regard sur les morts, le "Juge" biblique ne préfigure-t-il pas Jésus qui ne laissera personne prisonnier de la mort ?

4. Le cheval blanc

Dans les vitraux médiévaux, la ligne du bas représente les donateurs qui ont offert le vitrail à l'église. Pour notre verrière typologique, les donateurs sont les maréchaux-ferrants, ces forgerons qui posent des fers aux pieds des chevaux. À gauche, ils alimentent l'immense feu de la forge ; à droite, ils façonnent au marteau un fer à cheval, chauffé au rouge, posé sur une enclume.

Au centre de la ligne, trois hommes préparent un cheval blanc. Le destrier est déjà sellé d'une selle dorée. Pour quel Seigneur est préparée cette noble monture ? Oui, le Seigneur vient juger les vivants et les morts.

D'ailleurs, Jean de Patmos, le visionnaire de l'Apocalypse, l'annonce clairement : *Je vis le ciel ouvert et j'aperçus un cheval blanc. Le cavalier se nomme « fidèle » et « véritable », il juge avec justice et*

¹ Le vitrail n'est pas très lisible. La tache jaune, fixée des yeux par Samson, pourrait être l'extrémité d'un cercueil déposé dans la grotte. A la lumière de la Résurrection, ces restes sont précieux. Jésus est descendu aux enfers pour libérer les morts de la mort.

puissance. Ses yeux sont une flamme ardente, et des couronnes nombreuses sont posées sur sa tête. Un nom secret est inscrit dans sa chair, et il est le seul à le connaître. Son manteau a été trempé dans le sang : il se nomme « Parole de Dieu » (Ap 19,11-13).

On ne peut être plus clair : le cavalier fidèle et véritable, Jésus-Christ, est venu dans notre chair. Depuis lors, il ne cesse de venir à nous, vivant et agissant : son œuvre s'accomplit, c'est le salut du monde.

E. Saint Augustin¹ : Toute l'Écriture parle du Christ

"Les Apôtres nous disent que tout ce que nous lisons dans les livres des prophètes d'Israël a trouvé dans le Christ son accomplissement. Et le Seigneur lui-même atteste que c'est de lui dont parle l'Écriture. (Jn 5,39) [...]

Qui pourrait donc, même dans un ouvrage volumineux, mentionner toutes les annonces des prophètes d'Israël concernant notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ?

Tout ce qui est contenu dans leurs livres est dit de lui ou en vue de lui. Mais pour stimuler le lecteur dans sa recherche, et lui procurer le plaisir de la découverte, la plus grande partie de ces annonces a été faite sous forme d'allégorie ou d'énigme : tantôt elles sont seulement suggérées dans les mots, tantôt elles sont à rechercher dans la narration des événements.

Pourtant, s'il ne s'y trouvait aussi des traits évidents, on ne pourrait saisir le sens qui éclaire jusqu'aux points obscurs. D'ailleurs si, parmi les annonces prophétiques enveloppées de symboles, on en réunit certaines pour leur faire présenter comme une vue d'ensemble, elles joignent si bien leurs voix pour témoigner du Christ qu'il y a de quoi faire rougir le sourd le plus obtus. [...]

Ainsi, prenons l'époque des Juges, que suit celle des Rois comme le jugement précédera un jour le royaume des cieux. Le Christ et l'Église y sont figurés sous des formes multiples et variées. Qui donc, dans la personne de Samson, tue un lion venant à sa rencontre, tandis qu'il va prendre femme en pays étranger, sinon celui qui, sur le point d'appeler l'Église du sein des nations, a déclaré : *Réjouissez-vous, car j'ai vaincu le monde* (Jn 16,33) [...]

Oui, qui donc pourrait rassembler, même avec concision, en un seul ouvrage, toutes les annonces symboliques des livres de la Loi ancienne et des prophètes concernant le Christ ? À moins peut-être de taxer de pure invention le fait d'interpréter comme figures du Christ des événements arrivés dans un contexte historique et à des dates précises ? Libre [...] aux incroyants de le dire ! Mais à ceux qui se veulent chrétiens, l'autorité de Paul s'impose : *Tout leur arrivait en figure* (1 Cor 10,11)".

Et nous pouvons dire à la suite de saint Augustin : tout, aujourd'hui encore, tout nous arrive en figures ! Autrement dit, il n'est pas possible de lire la Bible en se fixant sur les images comme si elles décrivaient objectivement la vérité divine. Une image biblique n'est pas un objet, elle s'interprète dans la foi au Christ parce qu'elle ne dit pas seulement la vie humaine mais l'homme avec Dieu, l'homme en Dieu. Le fondamentalisme, qu'il soit biblique ou liturgique, a toujours été dénoncé par les Pères de l'Église. Et déjà saint Paul écrivait : *la lettre tue, seul l'Esprit vivifie !* (2 Cor 3,6).

¹ *Contre Fauste*, Livre XII, ch. 6-7. 32-37

IV. Un sixième sens à acquérir, l'intelligence de la foi

A. L'initiation chrétienne

Deux expressions de la tradition latine éclairent à un niveau humain et éducatif le travail mental qui s'exprime dans notre verrière typologique. La première est *l'intellectus fidei* (l'intelligence de la foi) et la seconde est le *sensus fidei* (le sixième sens à acquérir, celui de la foi). La foi chrétienne en effet n'est pas une simple émotion religieuse, elle suppose le croyant équipé d'une structure mentale que l'Église a mission d'initier : la manière divine de regarder le monde pour y répandre la justice divine et l'amour d'en haut.

L'instrument qu'utilisent les Églises est la Bible chrétienne avec ses deux parties associées, les deux Testaments. C'est d'abord l'histoire millénaire d'Israël, puis ce sont les écrits des chrétiens du premier siècle : les quatre évangiles et des lettres d'apôtres. Ces textes-ci, vieux de deux millénaires, explicitent la vie terrestre de Jésus de Nazareth, né du ciel et remonté là-haut après son assassinat à Jérusalem.

Et du ciel, aujourd'hui encore, le Créateur du monde, ce Dieu fait homme, agit sur toute la terre en envoyant son Esprit divin de justice et d'amour pour que notre terre cesse d'être une jungle violente où règne la loi du plus fort. Mais l'esprit naturel de l'homme doit se transformer de l'intérieur en toute liberté, voilà ce que recherche l'initiation chrétienne appelée "catéchèse" : favoriser une écoute personnelle et intime avec le Dieu d'amour qui parle dans les cœurs. La vie du chrétien devient alors un incessant échange avec le Créateur du monde.

Ainsi se transmet le sixième sens, celui de la foi en Christ, éclairé par l'intelligence divine du Père des cieux et ouvert à tous les êtres humains, un esprit nourri par l'Esprit de Dieu et sa Parole.

B. La Bible chrétienne

Le verrière de Chartres est biblique, seulement biblique, totalement biblique. Sa charpente, exprimée par les quatre carrés de la colonne centrale, met en scène, d'une façon singulière, la crucifixion de Jésus. Cette structure du vitrail exprime une partie essentielle du Credo chrétien, un segment capital de la vie du Christ, que les chrétiens de toutes les confessions méditent durant cette semaine qui précède la fête de Pâques, huit jours saints et priants.

La visée de ce vitrail typologique de Chartres est de rappeler aux chrétiens les correspondances des deux Testaments bibliques, c'est-à-dire la vie divine qui passe de l'un à l'autre dans le cœur du priant qui médite. À différents moments des Écritures, la Croix et la Résurrection de Jésus sont annoncées par des images, des figures appelées "*types*". D'où la qualificatif "*typologique*" de la verrière¹. Entre les deux parties de la Bible chrétienne, existe donc une vivante harmonie qui s'apprécie et se goûte dans la foi. Elle est comme un chant divin : les têtes en sont éclairées et les cœurs nourris. Dieu nous parle de cette manière concrète et imagée.

Les scènes bibliques, qui entourent les quatre mystères associés à la Croix, sont enrichis de réminiscences de la vieille Bible d'Israël. Il appartient aux baptisés de faire vivre dans la prière ces correspondances typiques. Ainsi l'intelligence de la foi des chrétiens se renouvelle, se ré-approfondit à la lumière de Pâques. C'est ce qu'on appelle : la contemplation.

¹ Voir par exemple : 1 Cor 10,6; Rm 5,15; Ac 7,44; Hé 8,5.

C. L'intelligence de la foi

Cette intelligence singulière se distingue de celle des choses éduquées par ailleurs, tout à fait nécessaires à la vie d'ici-bas. La chose se dit avec le mot juste, ce réel s'exprime dans un langage précis. Le petit enfant apprend cela très tôt : il s'adapte au monde. Avec l'âge, son esprit se développe dans ce sens horizontal, il décrit des situations, des scènes de la vie et leur donne une signification. Il apprend le comment et le pourquoi ; il comprend ce que "ça veut dire" signifie; il entre peu à peu dans l'abstraction et acquiert ainsi l'intelligence positive, indispensable au commerce des autres jusque dans l'enseignement des valeurs de ce monde.

L'intelligence de la foi n'est pas une alternative à cette éducation normale et habituelle, elle serait plutôt un supplément d'âme. Elle apporte le ciel à la terre, elle révèle la Réalité divine au-dessus de la réalité terrestre. On parle de "transcendance", d'ouverture à l'au-delà, de la référence absolue à la justice et à l'amour. Tous les êtres humains peuvent partager et vivre cette mystérieuse Réalité au-delà de leurs différences et de leurs querelles : le Dieu vivant !

L'intelligence de la foi ne s'explique pas comme on le fait pour la règle morale, elle s'expérimente, se découvre en deux étapes et s'édifie de l'intérieur au fil du temps. L'intelligence de la foi ne s'arrête jamais de grandir.

Dans ce créneau éducatif, l'Église, en toutes ses traditions, utilise l'instrument biblique pour que les images de Dieu s'impriment au cœur de l'intelligence humaine. Les apprentis chrétiens apprennent les récits principaux des deux Testaments, ils s'exercent aux correspondances qui associent Jésus à l'histoire du peuple qui a cherché à unir son existence au Dieu du ciel. Cette première étape se réalise au premier degré des images.

Mais le récit biblique n'est pas seulement anecdotique, aplati sur le sol de l'histoire du monde, puisqu'il dit Dieu avec l'homme. L'Écriture ne raconte pas seulement un fait de vie, elle narre l'existence du croyant avec son Dieu. Le mot "*symbole*", utilisé par les premiers chrétiens, signifie "lancé avec Dieu". L'être humain n'est jamais seul dans sa vie, il est jeté sur terre avec le Seigneur parce qu'il est créé à l'Image d'un Dieu qui ne l'abandonne pas à la mort et au péché. Plus tard, la tradition latine a traduit le mot grec "symbole" par le terme "sacrement".

Les évangiles s'inscrivent dans cette originalité biblique-symbolique, ils disent comment Jésus a vécu sa vie terrestre en Alliance avec le Père des cieux. Tous les saints de l'Ancien Testament, Adam, Noé, Abraham, Jacob et ses fils, Moïse et Josué, Samson et Gédéon, David et les nombreux prophètes ont préparé Jésus à vivre comme il a vécu. Toutes ces vies, vécues de l'intérieur avec Dieu, ne se comprennent que dans l'intériorité de la foi, au second degré des images bibliques. C'est la seconde étape de l'initiation chrétienne : la Bible sort du passé d'Israël et devient langage de la foi.

L'apprentissage de cette large typologie alimente l'intelligence de la foi, et la distingue de l'intelligence positive. Tout commence avec la pratique des correspondances bibliques. Connaissant plusieurs récits, l'apprenti chrétien découvre en lui des éclairages, perçoit des lumières, entre dans des harmoniques qui nourrissent sa prière. Ces étincelles divines jaillissent dans sa méditation. Dieu parle à l'homme à travers des jaillissements de sens, œuvre de l'Esprit-Saint. La verrière typologique rappelle quelques-uns de ces liens spirituels bien connus de la tradition chrétienne.

Ainsi le vitrail introduit-il le grand X qui annonce le Christ. Ainsi le premier carré fait-il allusion à la greffe annoncée par Isaïe sur la souche de Jessé, et Jésus en croix est présenté à *mains fortes et à bras étendus* comme dans la "prophétie" biblique (Ps 136,12). Ainsi la terre est-elle "symbolisée" par *l'escabeau des pieds* (Is 66,1) du Crucifié parce qu'avec la Croix, notre terre se *dore* au Soleil de l'Esprit. Ces nombreuses correspondances, toujours allusives, sont captées par l'intelligence de la foi, et

goûtées dans la prière. Mais il faut du temps et une liberté d'esprit pour "saisir" Dieu, ou plutôt être "saisi" par Lui.

L'habitude d'effectuer des correspondances intimes et personnelles entre les deux Testaments bibliques, entre l'histoire d'Israël et celle du Crucifié ressuscité, structure peu à peu l'esprit du chrétien. À côté d'une intelligence qui s'arrête aux savoirs extérieurs et risque de s'enfermer en un monde clos, l'intelligence de la foi se fait large et dynamique, elle s'ouvre à l'autre, au prochain rencontré, elle se branche sur l'actualité mondiale dans une perspective que guident avant tout une justice sans faille et une compassion sans fin pour tous les humains.

Les chrétiens reçoivent ce "ciel" comme un don de Dieu, comme une grâce dont ils remercient le Créateur. La verrière typologique témoigne de cette reconnaissance de l'agir divin, elle montre par exemple Joseph d'Arimathie oignant d'huile sainte le grand corps de Jésus. Le baptisé se retrouve personnellement dans cette image. N'est-il pas membre du Corps du Christ, bénéficiaire de cette onction pascale ? Aujourd'hui, l'Église vit partout en ses membres, la mort et la Résurrection de son Seigneur. Dieu n'abandonne pas l'humanité qu'il a créée. Avec le temps, le chrétien découvre combien la Vie d'en haut bouleverse la mort d'en bas et son pessimisme chronique. Au pied de la Croix, Adam rend grâce à Dieu. Cet Adam, n'est-ce pas chacun de nous ?

D. Certains détails étranges de la verrière

Les scènes bibliques gravées dans le verre ne se contentent pas de raconter un passé, elles expriment des mystères, des réalités dont l'origine est divine et qui étonnent l'humain que nous sommes. D'où certaines expressions étranges qui réveillent l'intelligence de la foi et développent le goût de la recherche. Une flagellation à double sens, une couronne royale en guise d'épines, un apôtre Pierre portant une longue échelle à 18 barreaux, etc...

En plus, une bonne connaissance du texte biblique, permet de repérer ce qui manque dans la verrière et qui devrait être là. Par exemple, l'absence du chevreau offert en sacrifice par Gédéon. Et la foi en déduit que le chevreau manquant n'est autre que Jésus.

Le récit biblique est lui-même coutumier de cette pédagogie active, l'artiste de la verrière ne fait que la reprendre dans son chef d'œuvre. En saint Jean, par exemple, au début du récit de la Samaritaine, une étrangeté signifiante a été glissée dans le texte. Jésus *arrive à une ville de Samarie appelée Sichar, près de la terre donnée par Jacob à son fils Joseph, là où se trouve le puits de Jacob* (Jn 4,5). L'évangile nous invite à nous reporter à un texte de la Première Alliance. Plusieurs récits bibliques évoquent le même événement biblique. Ainsi, à la fin du Livre de Josué, il est écrit : *les ossements de Joseph, que les enfants d'Israël avaient rapportés d'Égypte, on les ensevelit à Sichem dans la parcelle de champ que Jacob avait achetée aux fils de Hamor, père de Sichem, pour la somme de 100 pièces d'argent, et qui était devenue héritage des fils de Joseph* (Jos 24,32). Le puits de Jacob serait donc un tombeau ! Voici l'étrange ! Dans son récit, bien sûr à un autre niveau de Réalité, l'évangéliste nous parlerait de la mort et de la Résurrection de Jésus, incroyable héritage des fils de Joseph. Et quand on sait la signification du mot Sichar – l'ivresse –, le jaillissement de l'Esprit n'est pas loin en nos cœurs. En plus, Jésus est lui-même fils de Joseph... La foi se délecte.

L'intelligence de la foi mature, capable de se situer dans la Réalité divine de l'Alliance, est soudain saisie par l'au-delà de l'image. Le croyant communie à la transcendance du récit biblique : Dieu ! Oui, Dieu le vivant ! Cet enrichissement de la lecture biblique, devenue divine (*lectio divina*) suppose l'effort de recherche et de prière, une attention permanente au ciel. Alors, l'Esprit-Saint agit dans l'esprit

du chercheur de Dieu par quelques étincelles. Elle est vivante la Parole de Dieu !

Toutes les bizarreries, introduites par le concepteur de la verrière, visent à faire changer le niveau de réalité du lecteur, elles font passer du premier degré du texte biblique à sa dimension chrétienne gouvernée par la mort et la Résurrection de Jésus. Le Christ est partout désigné par les saints personnages de la première Alliance. L'histoire biblique, dans son ensemble, converge vers le Christ vivant en notre propre histoire dès qu'elle est reçue à un niveau supérieur de Réalité, celui que les religions appellent "Dieu". Jésus est notre nouvel Adam, notre nouveau Noé, notre nouveau Moïse, notre Samson à nous, notre David, notre Jérémie, notre Jonas chrétien... L'intelligence de la foi s'introduit dans les âmes en multipliant les correspondances bibliques, elle se poursuit et conduit l'homme au-delà du texte littéral. Cette expérience du ciel pourrait bien être l'apprentissage essentiel de la foi chrétienne puisqu'il apporte la nourriture, fait goûter le "pain biblique" ? N'est-ce pas ce mouvement intime de l'esprit qui confère au baptisé le sixième sens qui structure sa foi en Dieu ?

E. Le sens de Dieu

Ce sens, qui est un "plus", métamorphose l'esprit humain. Cette manière de "voir autrement" devient une seconde nature, elle lui donne ce supplément d'âme que provoque la verrière typologique. C'est bien un regard neuf dans la jungle du monde.

D'où vient à l'homme ce mystérieux dynamisme, cette compassion pour la souffrance des autres ? D'où vient à l'homme cette chaleur du cœur si sensible à la justice et à la fraternité humaine ? D'où vient ce sens de Dieu dont Jésus de Nazareth fut l'un des plus grands témoins ? Pour lui, Fils de Dieu, il témoignait de cette force intérieure qui lui venait du "Père".

Ce "plus" divin, qui arrive en chaque être humain dans les secrets de son histoire, est l'œuvre du Créateur, l'agir universel du Dieu d'amour. Quel peuple n'a pas en effet l'intuition de ce Vivant dans sa langue et sa culture ? Aujourd'hui, c'est clair : toutes les sociétés du monde sont appelées à vivre ensemble sur la même planète perçue de plus en plus comme un petit village où chacune a sa place et son importance. Toutes ont besoin de transcendance pour rencontrer les autres. Cette transcendance a un nom, elle se nomme "Résurrection", la résurrection du Corps tout entier.

Mais Dieu ne sera bien venu sur notre terre que s'il est perçu par chaque peuple comme l'Unique Créateur, l'Être suprême vivant en chaque être humain, comme l'Amour qui désire unir en Lui toutes ses créatures. Le sixième sens, le *sensus fidei*, pourrait être commun à toutes les religions.

L'Église antique avait conscience de ce monothéisme universel qui émerge dans la méditation biblique avec l'intelligence de la foi. Ce sixième sens, s'il est accepté de tous, peut insuffler en chaque culture et chaque langue, le même supplément d'âme, le même sens de Dieu, le sens du même Dieu, générateur d'une paix libre et fraternelle. Et si les religions le refusaient, elles deviendraient des sectes nuisibles, génératrices de violence ; elles ne conduiraient pas vers l'unique et vrai Dieu, le Vivant dont les noms varient avec les cultures.

V. À quoi sert le *Credo* récité à la messe ?

On limite parfois le *Credo* à ses mots, à un simple résumé de la foi, mais est-il bien cela ? Si c'était le cas, il négligerait l'Alliance primordiale où Dieu se révèle (l'Ancien Testament), il négligerait aussi la pratique des sacrements, notamment l'Eucharistie. Mais quelle fut à l'origine, la fonction du *Credo* que nous récitons aujourd'hui à la messe dominicale... parfois un peu vite ? Nous verrons que les Symboles baptismaux, comme d'ailleurs la verrière typologique, avaient pour visée première la manière de transmettre la méthode chrétienne de pratiquer la Bible.

A. Position du problème : risque et chance des Symboles baptismaux

1. Le virage de l'ère constantinienne

Le premier grand Symbole baptismal date de la fin du IV^e siècle, il remonte à ce temps "constantinien" où l'Église, devenue officielle, s'était ouverte à toute la population païenne de l'empire romain. Les juifs, qui avaient transmis à l'Église l'écoute priante de la Parole de Dieu, étaient devenus très minoritaires dans les communautés chrétiennes.

C'est aussi à cette époque que fut célébrée publiquement la fête de l'Ascension introduite par Luc au début des Actes des Apôtres, qui évoquait la secrète "montée" du Christ ressuscité aux apôtres rassemblés.

Et c'est aussi à ce même moment "constantinien" que disparut ce qu'on appelait la discipline de *l'arcane* (ou du secret) qui avait marqué la vie de l'Église depuis ses origines apostoliques. Ce ne peut être un hasard.

La règle commune, reçue des apôtres, était de ne pas divulguer les mots du *Notre Père* et du *Credo* que les chrétiens savouraient en Église depuis le premier siècle. Remis "oralement" et "secrètement" à tous les baptisés à l'occasion de leur baptême, ces langages étaient "ésotériques", ils étaient réservés à la vie de la communauté. Ces textes leur étaient destinés, ils les aidaient à vivre et à prier. D'ailleurs, ces nouveaux chrétiens ne devaient pas les écrire, mais les apprendre par cœur, de peur qu'ils ne tombent aux mains des non-initiés qui ne les auraient pas compris. Cette essentielle consigne de discrétion, imposée par la discipline de l'arcane, protégeait l'intériorité chrétienne.

Cette règle de silence évitait des quiproquos. Comme les gens du dehors n'avaient pas bénéficié de l'initiation biblique, ils auraient mal compris ces textes de la foi en les prenant au pied de la "lettre". Ils se seraient faits des idées fausses sur les mystères chrétiens. Cela n'a cependant pas manqué.

La fin de la discipline du "secret", avec la diffusion des langages de la foi "à tous les vents" de l'empire romain, allait créer une grave rupture pédagogique par rapport au secret messianique de l'évangile de Marc, que l'évangéliste Matthieu a résumé avec cette terrible annonce de Jésus : *Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, ne jetez pas vos perles aux cochons : ils pourraient bien les piétiner, puis se retourner contre vous pour vous déchirer* (Mt 7,6).

Alors que se diffusaient partout le *Notre Père* et le "*Credo*" de l'Église antique, l'initiation à l'intériorité chrétienne allait brutalement disparaître, car les barbares germaniques envahissaient l'empire romain, détruisant les structures catéchétiques traditionnelles. Les mots secrets des Symboles devenaient publics. De plus, l'expérience intérieure du Christ qui monte dans les cœurs, n'était plus transmise. La foi était en danger, et elle l'est restée longtemps.

2. Le risque d'un quiproquo sur les langages de la foi

Les mots de la foi chrétienne furent formés très tôt à l'époque apostolique, quand s'est développée l'évangélisation de l'empire. L'intériorité chrétienne avec son expérience du Verbe divin, était confrontée à l'extériorité ambiante. La première Église était consciente de sa différence : l'édification de l'intériorité biblique.

Les apôtres juifs avaient transmis aux chrétiens de l'empire l'expérience intérieure de la Parole de Dieu. Les baptisés reconnaissaient Jésus de Nazareth comme le Messie annoncé dans les Écritures, ils confessaient l'Incarnation d'un Dieu trinitaire et la Résurrection promise. L'expérience du Ressuscité bouleversait les cœurs selon la prophétie d'Isaïe. *Le voile de deuil qui voilait tous les peuples et le suaire qui ensevelissait toutes les nations ont été enlevés. La mort a disparu pour toujours. Le Seigneur a essuyé les larmes de tous les visages* (Is 25,7-8). Quelle bonne nouvelle : la mort serait morte et vaincue depuis la victoire du Ressuscité ! (1 Cor 15,53-55). Réjouissons-nous donc et convertissons nos esprits et nos comportements ! C'était cela la vie de l'Église antique.

Dans la prière de l'Église, toutes les images bibliques annonçaient Jésus ressuscité, ce Christ écouté et prié dans l'Eucharistie. L'Esprit-Saint éclairait les cœurs bien disposés. Et la Bible, héritée d'Israël, était comprise à la lumière de Pâques. On n'insistait guère sur l'horreur de la Croix. *L'homme intérieur* prévalait sur *l'homme extérieur* (2 Cor 4,16-18), et le monde invisible de Dieu enveloppait le monde visible de l'homme. La transcendance du ciel était respectée.

L'heureuse culture biblique de la Parole divine, initiée en Église, ouvrait l'âme des baptisés à la Réalité de la Résurrection : la foi, l'espérance et la charité ! Les chrétiens d'origine grecque changeaient de monde intérieur en entrant peu à peu *dans la maison de Sem*, c'est-à-dire en acquérant la culture sémitique et l'intelligence de la vie avec Dieu. La méditation chrétienne était marquée par la Transcendance divine du texte biblique qui s'entendait et se comprenait au-delà des mots. Cette mystérieuse Transcendance était reprise dans la gestuelle liturgique et sacramentelle.

Cette conception sémitique de l'existence en Alliance était aux antipodes du paganisme ambiant qui s'enfermait dans des langages philosophiques et techniques où le mot, pour être vrai, devait "mimer" la chose. Dans cette *mimesis*, le Dieu vivant n'avait aucune place. On l'ignorait.

Il aurait été dangereux que les mots du Notre Père et des Symboles de foi soient lus de cette façon fondamentaliste et littérale par des personnes non préparées. C'est ce qui s'est passé à l'époque où les textes de l'Église se sont propagés sans aucune initiation biblique. Paul avait anticipé ce terrible quiproquo quand il rappelait aux Corinthiens que *la lettre tue et l'Esprit vivifie*. Une culture neutre ou athée mène à la mort, elle ne peut pas saisir l'autre culture qui mène à la vie éternelle.

Pour être reçus correctement, les Symboles baptismaux de l'Église supposent l'expérience de la culture de Vie, l'habitude d'écouter le Verbe divin dans la prière et la liturgie communautaires.

Et il se pourrait que le Symbole de Nicée-Constantinople et sa version simplifiée, le Symbole des Apôtres, soient en fait des instruments catéchétiques destinés à faciliter la méditation biblique de l'Église. Il faudrait alors apprendre à les utiliser dans la prière chrétienne nourrie des Écritures, et continuer par la suite cette pratique nourrissante de la méditation biblique. : le "*pain*" vivifiant des Écritures, Dieu lui-même.

B. Deux Symboles qui se ressemblent

1. Le monothéisme biblique

Ces deux grands textes de l'Église mettent en tête l'universelle Réalité divine : Dieu est partout et pour tous; Dieu n'est pas une idée philosophique, mais bien la Réalité divine promise à tous les êtres humains.

Trinitaire, le Dieu biblique se révèle à travers l'image que Jésus donne de son Père à la lumière d'un Esprit-Saint qui vient éclairer l'esprit humain (Rm 8,16). Mais, attention, Père et Fils ensemble ne sont que UN, puisque le Fils est la Parole du Père (Jn 17,21-23). Cette Parole sort du Père pour toucher l'homme et revenir au Père avec l'homme qui a été touché.

Ainsi Dieu est-il descendu pour créer, puis est revenu en Lui-même laissant la liberté à l'homme. Depuis le XVI^{ème} siècle, les juifs donnent à cet important aller-retour du Créateur vers sa créature, le double nom araméen : *tsim-tsoum* (élargissement-rétractation).

Pour les chrétiens de l'antiquité, le Créateur avait effectivement exécuté ce premier aller-retour lors de la Création du monde, car sa Parole n'était autre que le Fils qui s'est incarné en Jésus. Le Seigneur aurait donc fait un second aller-retour lors de son Incarnation-Résurrection. Et, dans la foi chrétienne, l'Esprit saint actualiserait ce *tsim-tsoum* chaque fois que le croyant écoute la Parole que Jésus apporta pour la mettre en pratique. Grâce à l'Esprit du Père, Dieu continue de se faire chair. Sans cesse il descend puis revient au Père. Dieu s'ouvre à l'homme, c'est l'opération trinitaire évoquée par le signe de croix.

Certes, pour bénéficier de la puissance de Dieu, l'homme ne doit pas avoir d'idées préconçues sur la divinité, elles le bloqueraient en terre et empêcheraient ce retour de l'humanité au Père.

Ainsi vit la Trinité divine : Le Père invisible, Créateur du ciel et de la terre, agit en notre humanité par son Fils (Jésus) qu'éclaire l'Esprit de sainteté commun au Père et au Fils. Les deux Symboles explicitent l'expérience de ce Dieu de justice et d'amour qui vient à l'homme dans la prière biblique de l'Église pour le convertir à sa Réalité éternelle.

- Aussi les baptisés croient avant tout dans la Réalité du Père d'où tout vient et où tout va.
- Dans le même instant, ils croient également dans le Fils qui descend "parler" aux âmes.
- Et dans le même instant, ils croient dans l'Esprit qui éclaire le Verbe de Dieu, engendré du Père de toute éternité et qui se fait chair en chaque être humain décidé à suivre le chemin tracé par le Fils.

L'expérience de Dieu est trinitaire, car Dieu, tout unique qu'il est, se révèle de cette manière triadique : par le Fils, dans l'Esprit, du Père vers le Père. Méfions-nous des spéculations théologiques qui voudraient décrire la Réalité de Dieu au ciel et même la représenter comme un triangle équilatéral. L'homme ne connaît Dieu que par son expérience de prière : Dieu n'est ni un concept d'homme, ni un objet de savoir.

À la fin du premier siècle, les chrétiens prirent l'habitude d'ouvrir et de fermer leur prière par *le signe de la Croix* qui exprime l'expérience de Dieu *au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*.

Grâce à la Trinité divine, à l'action conjuguée du Fils et de l'Esprit, l'humanité, créée "terrestre", se met en marche vers le Père qui l'appelle à la rejoindre, elle devient céleste. On voit combien, pour nous les êtres humains, la Trinité est l'expérience d'un mystérieux dynamisme, combien aussi cette Vie divine ne peut se réduire à la représentation statique d'un Dieu en trois « personnes », surtout si l'on

comprend trois « individus » séparés. Saint Augustin avait mis en garde contre cette malencontreuse spéculation.

2. Il n'existe qu'une seule Réalité divine

Puisque l'être humain ne voit pas Dieu, il est souvent tenté de se fabriquer ses propres images de la divinité dans les aléas de sa vie. Par exemple, Dieu serait-il un vengeur dont il faudrait se protéger, ou serait-il le "moteur" supposé de la mécanique céleste, ou vivrait comme un être humain quelque part dans la stratosphère, ou peut-être bien nulle part si l'hypothèse "Dieu" n'était qu'un fantasme ?

Ainsi *Dieu qui créa à son image l'homme pour qu'il accède à la ressemblance divine* (Gn 1,26-27) est-il "créé" par l'imagination humaine. Les grecs antiques ont, de cette manière, fabriqué les dieux et les héros de leur mythologie.

Le Seigneur nous met en garde contre une telle tentation : *"Tu n'auras pas d'autres dieux que Moi. Tu ne t'en feras aucune image sculptée..."* (Ex 20,3-4). C'est pourtant ce que nous faisons souvent depuis notre enfance à l'encontre du monothéisme d'Abraham : nous imaginons Dieu en ne sachant pas faire autrement !

Deux célèbres chrétiens de la fin du second siècle, Irénée de Lyon et Tertullien de Carthage, exposent la pratique chrétienne de Dieu et en expriment le vivant monothéisme. Tertullien écrit : *"l'âme humaine, dans son état normal de santé, nomme DIEU par ce seul nom, parce que c'est le nom propre du vrai Dieu. "Grand Dieu !", "Bon Dieu !", "Ce qu'il plaira à Dieu !", voilà le cri universel ! L'âme reconnaît aussi Dieu comme juge quand elle dit : "Dieu le voit", ou "Je me repose sur Dieu !", ou "Dieu me le rendra ! " Ô témoignage de l'âme spontanément chrétienne!"* Pour Tertullien, ce monothéisme spontané, quasi naturel, révélerait bien un rapport au Créateur enraciné dans notre être de créature.

De son côté, saint Irénée de Lyon, dans son gros ouvrage *Contre les hérésies*, décrit en détail les dérives de son temps, spéculations aberrantes osées par l'homme sur Dieu. Mais la Connaissance de Dieu se découvre grâce à l'expérience trinitaire et non par un tableau, elle se nourrit de la méditation de la Bible chrétienne éclairée par l'exemple de Jésus, le Fils de Dieu venu sur terre.

C'est pourquoi le Symbole des Apôtres s'ouvre sur une formule apparemment simple qui associe trois principes : **"Je crois en Dieu, le Père tout puissant, Créateur du ciel et de la terre.** D'abord "je crois", et ce n'est pas un "je sais". Ensuite, je crois en ce Père qui crée avec puissance tout ce qui existe : le ciel et la terre, autrement dit je vis de Lui chaque jour de ma vie même si je n'ai pas de preuves de sa présence active. Cette Réalité qui me dépasse est ainsi posée en première instance.

Le vieux Symbole de Nicée-Constantinople, plus théologique, ajoute que Dieu est **le seul Dieu**, et que tous les hommes sont appelés par cette unique Plénitude. La guerre religieuse n'existe que parce que les hommes confondent Dieu avec les langages de leurs multiples confessions dont ils adorent les mots et les pratiques en leur donnant une valeur absolue. Ils comparent alors les religions entre elles, voire les opposent. Ils devraient plutôt se nourrir et vivre de la Parole de l'unique Dieu qui agit avec l'Esprit divin bien au-delà des textes religieux et de la Transcendance qu'ils supposent. Grâce à ces textes saints, le Verbe divin est mis en scène. Mais, privé du Dieu vivant et de son action libératrice, le monde court à la concurrence, à la violence religieuse et à sa ruine...

Le Symbole baptismal ajoute que la Création n'est pas seulement physique et matérielle (comme les Grecs antiques l'imaginaient), car elle couvre **"l'univers visible et invisible"**. L'évangile, inspiré de la

¹ Apologétique XVII, 5-6.

Torah d'Israël, soulignait déjà le danger du matérialisme des mots qui confond "je crois" avec "je sais" : *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (Dt 8,3, repris en Mt 4,4).

La Réalité invisible et première de nos vies est donc Dieu lui-même, l'Amour en acte qui veut se donner à tous. Dieu n'est pas seulement une personne qui me parle en mon intimité (le Fils), il est l'immense ciel spirituel que l'homme découvre quand il médite la Parole, Réalité infinie qui nous envahit.

Dieu n'est pas une idée évanescence que l'Église aurait imaginée, mais le seul et unique Réel, certes invisible et transcendant, au sein duquel elle prie et vit. C'est pourquoi le ciel est à la fois dedans et au-dessus de nous, et l'orant prie Dieu en lui et en Dieu. La logique spatiale est ici inapplicable. Dieu n'habite pas l'espace extérieur, ni des fantasmes sans consistance, il habite le temps de la mémoire.

Si les deux Symboles s'ouvrent sur le Dieu unique, c'est que ce Dieu est le Sujet essentiel de la vie humaine. De cette Réalité, qui vient à nous mais nous dépasse, dépendent nos existences, nos façons de vivre et d'être avec les autres, notre éthique, notre morale. Dieu s'approche de nous pour habiter notre chair et la régénérer du dedans. Cette cohabitation (nous sommes en Dieu, Il est en nous) est la mystérieuse Alliance "ciel-terre" révélée dans la Bible chrétienne. Les Symboles baptismaux reprennent l'évangile de Jean.

3. Le Fils de Dieu se fait "fils de l'homme"

Arrive ensuite, dans le *Credo* chrétien, le mystérieux personnage du Fils éternel.

Après la mention du Père, vient la geste du Fils. Ce trajet du Fils, qui va du ciel au ciel en passant par la terre, occupe la plus grande partie du Symbole des Apôtres.

L'évangile de Jean soulignait déjà l'importance de cette "re-Création", de ce chemin du Fils qui vient chercher l'homme, *la brebis perdue* selon Irénée de Lyon : *Nul n'est monté au ciel, sauf Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel* (Jn 3,13). Ce Dieu qui est descendu du ciel en s'incarnant dans la Vierge Marie, est remonté au ciel à sa Résurrection. C'est bien le *tsim-tsoum* : Dieu s'est élargi, puis s'est rétracté en Lui-même. Toute la Réalité divine – Père, Fils et Saint-Esprit – est à l'œuvre pour sauver la Création minée par le manque de transcendance de l'existence humaine qui rampe sur terre, incapable de s'élargir à la divinité.

Mais la méditation du chemin biblique du Fils introduit le baptisé dans l'intelligence de la foi dont nous avons montré l'importance. Paul l'écrit aux Éphésiens impatients : *Vous recevrez la force de comprendre avec tous les saints, ce qu'est la Largeur, la Longueur, la Hauteur, et la Profondeur. Vous connaîtrez l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et vous entrerez par votre plénitude dans toute la plénitude de Dieu* (Ep 3,18-19).

Si le Fils va du ciel au ciel en passant par la terre, l'homme de terre (*Adam*) est appelé là-haut par toute la Trinité divine. Pour ce faire, Adam, le genre humain, doit méditer le chemin que le Créateur a choisi pour sauver sa Création en se faisant lui-même "*fils de l'homme*". Telle est la partie centrale du *Credo* de l'Église chrétienne.

Dans les deux Symboles, le chemin du Fils se présente comme une succession de scènes qui forment la ligne du temps, scènes essentielles à mémoriser pour bien soutenir la méditation biblique.

Avant ce trajet du Fils de Dieu, ce *tsim-tsoum* divin, le Symbole de Nicée-Constantinople souligne, en dix points, l'origine divine du Fils de Dieu contre ceux qui ne voyaient en Jésus qu'un surhomme : (1) **Il est le Fils unique de Dieu**, (2) **né du Père avant tous les siècles**, (3) **Il est Dieu né de Dieu**, (4)

Lumière née de la Lumière, (5) vrai Dieu né du vrai Dieu, (6) engendré non pas créé, (7) de même nature que le Père, (8) et par Lui tout a été fait (9) pour nous les hommes (10) et pour notre salut.

Le Symbole des Apôtres est plus court, il rappelle simplement l'origine divine du Seigneur, le point de départ céleste de son chemin en une expression ramassée où la foi est située : Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur. C'est court, mais suffisant.

Viennent ensuite onze étapes du chemin du Fils, dont son passage sur terre : (1) **Il a été conçu du Saint-Esprit** (agir divin), (2) **est né de la Vierge Marie** (agir humain), (3) **a souffert sous Ponce Pilate**, (4) **a été crucifié**, (5) **est mort**, (6) **a été enseveli**, (7) **est descendu aux enfers** (séjour des morts), (8) **le troisième jour, est ressuscité des morts**, (9) **est monté aux cieux**, (10) **est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant**, (11) **d'où il viendra juger les vivants et les morts**.

Ce trajet réellement vécu va du ciel au ciel en passant par la terre à l'époque historique de Ponce Pilate, et il se termine par l'expression d'une justice divine qui n'oublie aucune créature. Justice **définitive**, précise le Symbole de Nicée-Constantinople : le Royaume de Dieu n'aura pas de fin !

Ce grand Symbole théologique n'oublie pas lui non plus la mention pascale du *troisième jour*. Jésus est ressuscité des morts le dimanche qui a suivi le vendredi de la Croix. Pendant cette période d'absence, le Fils de Dieu a rejoint les morts qui le précédaient pour les emporter avec Lui au ciel, hors de la mort (1Th 4,13-18).

Le Fils a parcouru toutes ces étapes **selon les Écritures**, c'est-à-dire selon la Bible méditée et priée par les chrétiens éclairés par la lumière de la Résurrection.

Cette référence en douze points à la grande histoire biblique est la nourriture permanente de la prière chrétienne. Elle pourrait bien évoquer le projet du Symbole baptismal : soutenir et orienter la méditation biblique de l'Église en prière. C'est en parcourant le cycle liturgique, chaque dimanche de l'année, que le chemin du Fils est médité avec le support des deux Testaments bibliques. De Pâques à Noël en passant par l'Ascension et la Pentecôte ; puis de Noël à Pâques en traversant quarante jours de désert. Et à chaque tour d'année, l'homme est invité à s'élever toujours un peu plus vers le Père en s'unissant au Fils.

Toutes les étapes de ce *chemin de vie et de vérité* (Jn 14,6), les douze citées avec leurs prolongements bibliques sont évoquées dans la prière nourrie des Écritures. En chacune d'elles, le Fils "parle" aux baptisés, il les engage dans l'histoire à sa suite : nous sommes invités à porter notre croix comme elle arrive dans la vie afin de ressusciter en Dieu (Mc 8,34). Mais avant de s'engager corps et âme sur cet itinéraire de vie, il est nécessaire de "croire" (sans preuves) en la divinité de Jésus de Nazareth. Le chemin du Christ, qu'imite le chrétien, est donc constitué de douze étapes comme il y a douze apôtres. Tel est le cœur du Symbole des Apôtres.

Pour entreprendre ce périple existentiel, l'homme de foi n'est pas seul, l'Esprit de Dieu s'unit à son esprit qui contemple peu à peu toute l'œuvre du Fils, un modèle pour sa vie.

4. Le dynamisme dont est capable l'Esprit de Dieu

En finale, les Symboles baptismaux mentionnent le dynamisme de l'Esprit-Saint "qui est Seigneur". L'Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, infiniment plus large et efficace que l'esprit humain auquel il s'associe. C'est Lui, l'Esprit de sainteté, c'est Lui qui donne la vie définitive. C'est Lui qui inspire les prophètes et nous inspire toujours. Il est le Souffle brûlant du Père, qui peut rendre brûlant le cœur des disciples d'Emmaüs (Lc 24,32).

D'abord croire en la Réalité du Père, ensuite croire dans le chemin du Fils, enfin croire – toujours sans

savoir – dans le dynamisme spirituel de l'Esprit de justice et d'amour qui se communique à l'homme. Le Symbole des Apôtres précise, en troisième partie, les conséquences de l'acte de foi proposé à l'être humain.

Je crois en l'Esprit-Saint, alors je crois à... Suivent les cinq conséquences de ce "croire". Le "en Dieu" devient l'adhésion "à cinq réalités neuves pour nos vies. L'action du croyant, immergé dans la Réalité divine et pas seulement dans la positivité du monde, reçoit une altitude nouvelle qui va bien au-delà de nos pauvres existences terrestres, le *supplément d'âme*, héritage de la tradition juive.

(1) **Je crois à la sainte Église catholique.** L'expression "*Église catholique*" signifie l'appel mondial du Créateur aux êtres humains du monde entier, à toutes les créatures de Dieu. Il ne s'agit pas d'une confession religieuse particulière, c'est tout le contraire. Nous sommes dans l'universel.

(2) **Je crois à la communion des saints.** *Les saints* sont les justes qui ont suivi le chemin de mort et de Résurrection révélé par Jésus de Nazareth (Mc 8,34-37). L'esprit évangélique de justice et d'amour est partout dans le monde, il nourrit les cultures, les religions et toutes les sociétés. Il était déjà présent dans l'Ancien-Testament : Saint Abel le juste, saint Abraham, saint Jacob, saint Isaac, saint Moïse, saint David, saint Jérémie... Ces justes ont tous été convertis par Dieu. Hommes de l'Alliance, ils sanctifiaient le nom du Père qu'ils connaissaient par leur culture et leur prière. Cette communion, ouverte à tous mais souvent méconnue, a la dimension du monde où Dieu prend différents noms.

(3) **Je crois à la rémission des péchés.** Bien qu'il y eut, et qu'il y ait encore tant et tant d'injustices, tant d'égoïsmes, tant de bavures, tant de violence dans ce bas-monde, Dieu pardonne si l'homme pardonne. Le croyant est invité à s'associer et à croire à ce pardon vital soufflé par l'Esprit divin. Dieu n'est pas homme, il n'a ni ressentiment, ni rancune. Le Ressuscité confirma cela aux disciples rassemblés : *Recevez l'Esprit-Saint : alors ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leurs seront pardonnés. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus* (Jn 20,23).

(4) **Je crois à la résurrection de la chair.** Il ne s'agit pas d'opposer ici la chair mortelle à l'esprit éternel comme l'imaginaient les grecs dualistes de l'antiquité, il s'agit de croire en la métamorphose de nos corps de chair en corps définitivement spirituels (1 Cor 15,44). Nous serons les mêmes, mais autrement. La Transfiguration de Jésus sera aussi la nôtre (Mc 9,2).

(5) Dès lors, **je crois à la vie éternelle**, à cette "**vie du monde à venir**" qui réunira tous les êtres humains en Dieu dans une communion parfaite et une paix définitive.

C. La méthode chrétienne de méditation biblique

Le Symbole commence par faire entrer les baptisés dans le Père, à l'intérieur de cette Réalité invisible et transcendante qui nous embrasse tous ; il se termine en énonçant les cinq effets divins de la nouvelle humanité régénérée par Dieu.

Au centre de ce grand texte baptismal, le Fils de Dieu parcourt un trajet millénaire qui va du ciel au ciel en passant par la terre. Combien de temps a-t-il fallu à ce Verbe divin "pour s'habituer à l'homme" afin que l'homme puisse "s'habituer à Dieu" selon l'expression d'Irénée de Lyon ? Il a fallu plusieurs millénaires après des millions d'années de préparation ! L'Incarnation du Verbe divin en Jésus de Nazareth semble avoir été le point d'orgue de tout un processus que la science découvre aujourd'hui. La première Alliance, racontée dans la Bible, fut chaotique ; la seconde (où nous sommes embarqués depuis la Résurrection du Fils) reste difficile. La terre communique toujours mal avec le ciel : le péché est là ! Il ronge l'esprit humain, mais l'Esprit-Saint aussi est à l'œuvre.

Le centre du Symbole est constitué par les douze étapes d'un Fils qui est *chemin* pour l'homme (Jn 14,6). Le chrétien est appelé à les revivre pour accéder à la vie éternelle ; il suit l'exemple de Jésus avec l'aide formidable de l'Esprit-Saint.

L'Esprit d'amour éclaire la méditation chrétienne qui reconnaît combien le Christ *endura les souffrances de la Croix pour entrer dans la gloire* (Lc 24,26). Initié en Église, le baptisé qui prie avec la Bible et interprète le Premier Testament à la lumière de l'Évangile. Il accomplit ainsi l'itinéraire biblique que le Ressuscité recommandait aux disciples d'Emmaüs : *commencer par Moïse* (le Pentateuque), *parcourir tous les prophètes et comprendre ce qui le concernait* (Lc 24,27). "*C'est de moi qu'ils parlent*" dit Jésus par ailleurs (Jn 5,35). Cet ordre des lectures bibliques, introduit à l'âge apostolique, reste celui de la liturgie dominicale de la Parole.

La typologie biblique a donc été commandée par le Christ lui-même, qui devient le modèle évangélique à imiter, l'exemple à suivre pour gravir les 18 barreaux de l'échelle qui conduit à *la Résurrection de la chair et à la Vie éternelle*. Mais il y aurait danger à ne voir en Jésus qu'un immense moraliste, ou qu'un maître humain d'une taille exceptionnelle. Réduire le fils de Marie à un sur-homme, ou à un mystique juif, nous ferait oublier l'essentiel du *Credo*. Dieu est vraiment descendu une seconde fois sur notre terre, le *tsim-tsoum* initial s'est bien répété pour deux raisons indispensables à la pratique de la foi :

- D'abord pour donner au monde le modèle de vie qui résume toute la Bible.
- Ensuite pour faire hériter la terre entière de l'étonnante puissance de son Esprit de justice et d'amour. C'est ce que laisse entendre le quatrième mystère de la Croix du vitrail. L'onction du Corps allongé sur l'autel eucharistique révèle en effet le don de Dieu à tout homme, et annonce notre lente et collective divinisation.

La typologie biblique, qui fait correspondre la vie de Jésus de Nazareth aux figures (ou aux types) de l'Ancien-Testament, permet de ne pas enfermer la Révélation du Dieu vivant dans une leçon d'éthique, dont le prophète de Nazareth serait l'exemple à imiter. Les évangiles ainsi instrumentalisés auraient pour seule fonction d'illustrer une morale humaine selon l'idée que s'en faisait le philosophe allemand Emmanuel Kant¹. Ce serait l'horreur : l'homme créerait Dieu à son Image.

Les difficultés rencontrées par le Créateur pour se communiquer à l'homme en Alliance ne sont pas propres à l'Ancien Testament, elles sont de tous les temps et de toutes les religions, elles tiennent à la différence de nature entre le Très-Haut et ses créatures : l'homme n'est pas Dieu !

D'ailleurs, le péché ne se définit pas dans la Bible comme une faute morale, ni comme la transgression d'une règle juridique, mais d'abord et avant tout comme un blocage de l'être humain vis à vis du Père des cieux. L'athéisme nous est naturel. Quand la raison éteint la foi, alors la mort de Dieu pointe à l'horizon. En revanche, quand la raison se nourrit de la foi biblique, l'intelligence humaine devient cet *intellectus fidei* dont nous parlions plus haut. D'où la nécessité vitale de la typologie biblique, dont le Symbole évoque la méthode : les douze étapes du chemin du Fils proposent bien douze possibilités de correspondances bibliques que l'Esprit d'amour souffle au baptisé dans sa prière.

Au-delà de la récitation des mots, le *Credo*, récité à la messe dominicale, est donc d'une grande importance, il rappelle la manière dont Dieu s'exprime de manière trinitaire dans le cœur du croyant nourri de sa Parole biblique.

¹ Avec son livre : "La religion dans les limites de la simple raison".

VI. Réalisation de vitraux typologiques en catéchèse

A. Description du travail

La troisième journée d'une session qui eut lieu à Venise-Mestre, invitait des animateurs de catéchèse d'enfants à fabriquer eux-mêmes un vitrail typologique à partir des évangiles entendus dans la liturgie de ces journées : ou bien la Pêche miraculeuse de l'évangile de Jean (Jn 21,1-14), ou bien la Marche de Jésus sur les eaux (Mt 14,22-33).

Chaque équipe précisera deux ou trois scènes d'évangile afin de mettre évidence un aspect important de l'histoire du Fils de Dieu dans le Symbole baptismal, quelques unes des douze étapes dont nous avons parlé. Ces scènes seront dessinées en écho à la foi de l'Église comme l'ont été les quatre carrés centraux de la verrière de Chartres qui éclairent le moment pascal du trajet du Fils dans le Symbole : "Il est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour, il est ressuscité des morts".

Ces scènes tirées des évangiles constitueront la colonne centrale de la composition typologique que réalisera chaque équipe.

Il faudra ensuite que l'équipe cherche des récits de l'Ancien-Testament pour éclairer chacune des scènes évangéliques de la colonne médiane. Ces récits de la Première Alliance seront disposés, comme dans la verrière de Chartres, pour donner aux évangiles la dimension beaucoup plus large de l'histoire du salut. On y voit Dieu à l'œuvre depuis toujours, et l'écho de la mystérieuse Parole de Dieu dépasse alors très largement la petite morale individuelle.

Il faudra aussi un commentaire pour préciser la teneur des textes bibliques représentés dans les dessins de la maquette typologique. Une mise en commun permettra enfin d'apprécier la qualité des éclairages proposés par les équipes pour nourrir la méditation biblique et la prière.

B. Un exemple de travail

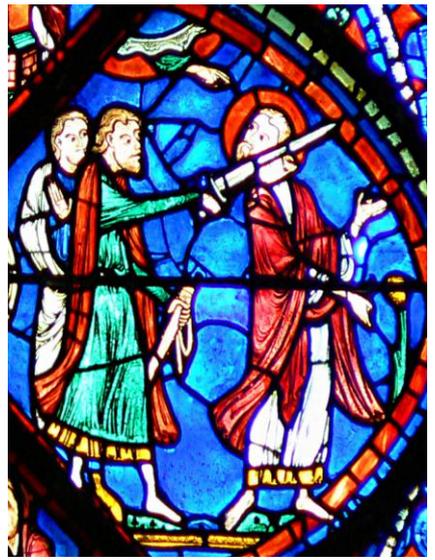
Pour que les stagiaires saisissent le travail demandé, un exemple peut aider à comprendre. C'est celui un peu difficile de la messe du jour. Il s'agit du récit de Thomas dans l'évangile de Jean (Jn 20,19-29). Le vitrail typologique qu'il faudrait réaliser à partir de cet évangile, pourrait expliciter l'expérience trinitaire, généralement ignorée, que cache et révèle cette dernière catéchèse du quatrième évangile¹.

Le premier travail à réaliser est d'apprendre le récit évangélique afin d'apprécier le déploiement de ses images bibliques. Une histoire biblique est un événement de l'Alliance, elle ne résume pas simplement une idée. Comme pour la verrière de Chartres, nous devons d'abord préciser la Réalité cachée véhiculée par le récit évangélique. Les Pères de l'Église parlent de "*mystères*".

Nous choisirons trois mystères : le premier paragraphe de ce récit du dimanche de Pâques montre l'être humain coupé de Dieu, mais la soudaine venue du Ressuscité bouleverse la situation. Le second paragraphe semble évoquer les deux aspects de l'expérience trinitaire qu'exposera un Thomas naïf et critique. Le troisième moment du texte se contente de noter le cri de joie de l'apôtre soudain divinisé par le Ressuscité : il "voit" le Seigneur et s'écrie : "*Mon Seigneur et mon Dieu !*".

Il s'agit de bien prendre le temps de la méditation, pour que ces trois mystères puissent être dégagés.

¹ Le chapitre 21 est un ajout ultérieur.



La méditation de la foi, nécessaire à la construction du futur vitrail, va bien au-delà du texte. Si l'équipe en restait à la "lettre" du récit, elle n'aurait rien à dire sur ces mystères. On ne peut donc pas aller trop vite.

1. Premier mystère : le salut du monde

Ce dimanche, soir du jour où le Christ est ressuscité, est sans doute l'heure de la messe dominicale de la première église. Les portes du lieu où les disciples se trouvaient avaient été verrouillées par peur des Juifs. Jésus vint, se tint au milieu.

Le Ressuscité se met alors à "parler" à ses disciples, puis il souffle sur eux comme le fit le Créateur à l'origine du monde : il souffla sur son "prototype" d'argile qu'était Adam pour lui donner une âme divine (Gn 2,7). En ce premier dimanche de Pâques, Adam est recréé. Voici les disciples "ouverts" à la nouvelle Réalité de l'Esprit-Saint et chargés par le Seigneur d'une tâche difficile : "*ceux à qui vous pardonnez les péchés, ils sont pardonnés, mais si vous refusez le pardon à certains, leurs péchés ne sont pas pardonnés*". Enfermés en eux-mêmes, ils les garderont, et tomberont peut-être dans l'enfer de la culpabilité. Le paragraphe qui ouvre cet évangile de Jean sera notre premier mystère, celui de la fermeture chronique d'une nature humaine individualiste.

Ces premiers chrétiens se sont barricadés, ils craignaient une violence étrangère. Fantasma ou réalité, lecteurs d'aujourd'hui, nous ne le savons pas. Ici, l'évangile semble évoquer la violence naturelle narrée dans la Bible après la chute d'Adam (Gn 3). Jetés à la porte du jardin d'Éden, coupés de l'Arbre de Vie, c'est-à-dire de Dieu, les humains sont plongés dans la violence extrême du monde, que le Livre de la Genèse symbolise aussitôt après avec le meurtre d'Abel assassiné par son frère Caïn (Gn 4).

Notre dessin devrait alors synthétiser cette situation naturelle de l'être humain enfermé en lui-même et coupé de Dieu. Le texte johannique pourrait bien suggérer la figure essentielle qui symbolise ce premier mystère : l'image de *la porte fermée*. Toutes les portes du lieu étaient verrouillées, fermées à double tour. Qu'est-ce à dire en langue métaphorique ?

Quelqu'un, à notre session, a été surpris par l'expression johannique : *toutes les portes étaient fermées*. Selon cette personne, le Cénacle visité aujourd'hui, est une petite pièce dans laquelle on entre par une seule porte. Alors pourquoi tant de portes dans le récit de Jean ? L'évangéliste voudrait-il évoquer une autre dimension de ce premier dimanche chrétien et, par là, de toutes les eucharisties qui vont suivre ?

La porte verrouillée ne pourrait-elle pas symboliser l'être humain errant comme une brebis perdue dans ses peurs et fantasmes. Cette fermeture viendrait d'un manque d'intelligence de la foi d'une créature allergique à la grâce divine. Jeté à la porte de jardin d'Éden, Adam n'aurait plus accès à Dieu, *l'Arbre de Vie*. Les disciples seraient comme des portes bouclées, on les dessinerait bien en forme de portes avec un gros verrou sur le ventre. Et, dans la même ligne symbolique, Jésus serait l'unique porte du ciel, qui nous ouvre le Paradis et nous fait entrer en Dieu. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : *Je suis la porte, qui entrera par moi sera sauvé* (Jn 10,9).

L'évangéliste aurait-il voulu évoquer le salut d'une humanité enfermée dans son refus de pardon, dans sa propre violence, une humanité bornée, incapable d'entrer dans la Réalité divine ? Dans ces conditions mentales, *la Résurrection de la chair* serait impossible. Si c'est le cas, nous sommes bien au-delà de la petite salle du cénacle, nous sommes *dans le Père* en lequel l'humanité recréée est appelée à entrer, comme il est dit au début du Symbole : "je crois en Dieu le Père".

D'ailleurs l'évangile ne dit pas que Jésus se tient "*au milieu d'eux*" comme on le traduit parfois, mais simplement *au milieu*. Osons une actualisation biblique pour éclairer cette étrangeté : le Ressuscité

serait dressé *au milieu* du nouveau jardin d'Éden, il serait le nouvel Arbre de Vie (Gn 2,9). Le Christ n'est pas seulement au centre d'un groupe d'hommes, il est au milieu d'une eucharistie mondiale, au milieu de la Cité des hommes réconciliés en Dieu. Tous les êtres humains sont appelés à entrer au Paradis d'en haut au-delà de nos étroitesse mentales et religieuses.

La fin du paragraphe expose la nécessité que les disciples ont à s'ouvrir au monde pour que le monde puisse s'ouvrir à Dieu. Oui, les portes que nous sommes grincent toujours, mais avec l'aide des mains et du côté que Jésus montre à ses disciples, la paix de Dieu vaincra l'égoïsme des hommes, et le pardon divin se répandra partout. Tel pourrait être ce premier mystère divin à graver dans la colonne du milieu : le salut pour tous qui répondrait à la fermeture universelle.

Notre dessin pourrait montrer Jésus ressuscité debout au milieu de portes fermées au verrou apparent. Il présenterait ses mains et son côté ouverts, et soufflerait du feu dans ce lieu de Pentecôte.

2. Second mystère : l'expérience du Verbe fait chair

Le récit de l'évangéliste Jean se concentre ensuite sur Thomas. L'apôtre est un juif pratiquant : il connaît bien la Bible, il se nourrit de la Parole de Dieu. Pour ce bon Juif, le Roi du ciel est vivant, il incite à l'amour et à la rigueur de vie, mais ce Dieu qu'il nomme *Adonai* dans sa prière n'est pas Jésus, le Fils Dieu engendré du Père de toute éternité et descendu en terre, il est seulement le Vivant de l'Alliance.

L'écoute juive de la Parole d'*Adonai* est un formidable témoignage adressé aux milliards d'humains livrés au vide, qui ne voient que la mort au bout de leur chemin. Thomas est le contraire d'un incroyant païen comme on le décrit parfois, c'est un homme de la Bible, un apôtre en herbe. Malgré l'ironie de sa réponse, c'est un témoin superbe du Dieu vivant.

Seulement cet apôtre, n'a pas encore fait l'expérience personnelle du Ressuscité. Pour lui, Dieu est Dieu, et l'homme est l'homme. Chacun reste à sa place : le ciel est en haut, la terre est en bas ! Thomas, juif nourri des Écritures, a apprécié et suivi le rabbi de Nazareth ; mais il n'imagine pas l'inimaginable, que l'homme Jésus puisse être ressuscité. C'est la situation des juifs qui gravitaient dans les années 80 autour des communautés johanniques de la région d'Éphèse. L'apôtre avait aimé le rabbi Jésus, mais il n'a pas encore bénéficié des effets brûlants de sa Résurrection. Il lui manque l'expérience bouleversante de la Trinité divine, qu'exprime la signe de Croix et, plus largement encore, le Symbole baptismal.

Informé par ses amis de la venue du Christ Jésus et du don de l'Esprit, Thomas exprime fermement sa fermeture au mystère de la Résurrection. Il est une porte fermée, et le dit clairement : *Si je ne vois pas la marque des clous dans ses mains, et si je ne place mon doigt dans cette marque (tupos ou "type") des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne pourrai certainement pas croire* (verset 25). Il dit sa foi en vérité, mais reste au dehors de la Réalité du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, dont il n'a pas encore l'expérience. Il se situe à l'extérieur du jardin d'Éden où se dresse désormais le nouvel Arbre de Vie, le bois vert de la Croix.

Le lecteur d'aujourd'hui se projette facilement dans l'ironie de Thomas s'il n'a pas fait lui-même l'expérience trinitaire. Le récit évangélique fonctionne un peu comme un test destiné à mesurer notre foi dans le Ressuscité.

Pour croire en Jésus ressuscité, Thomas devra réaliser un double geste : mettre le doigt sur les *tupoi* (les types, les figures bibliques) et en même temps recueillir l'eau jaillissante du côté droit du Christ en croix. Ainsi, touchera-t-il les "types" (de la typologie biblique) qui annonce le Fils de Dieu, et il sera

touché en retour par le jaillissement intérieur de l'Esprit-Saint.

Pour entrer dans le Père, l'apôtre juif devra croire par le Fils et dans l'Esprit. Il pénétrera ainsi à l'intérieur du mystère trinitaire, dans l'éternité de Dieu ; il expérimentera le nouveau *tsim-tsoum* engagé par le Créateur qui a pris l'initiative de s'incarner pour mourir et ressusciter. En se faisant chair, le Fils de Dieu trace le chemin de salut qu'il propose aux êtres humains de toutes langues et cultures, chemin éclairé par l'amour comme nous l'avons vu.

Selon l'évangile, le dimanche d'après, le deuxième dimanche de Pâques, toutes les portes du lieu eucharistique sont de nouveau verrouillées. La maladie est chronique, nos fermetures sont naturelles, notre jardin intérieur est d'emblée verrouillé. Au début de la messe, les chrétiens se reconnaissent dans cette situation malheureuse, ils se confessent mauvais croyants, et demandent le salut au Seigneur ; ils le supplient d'être la divine "porte" qui s'ouvre devant eux.

Le Ressuscité commande alors à son disciple "prototype" de faire le double geste qu'il avait annoncé : d'abord mettre le doigt de sa main droite sur les "types" de la Croix, sur les figures de l'Ancien Testament qui annoncent le Golgotha. Comment ? En écoutant attentivement la Parole de Dieu qui unit la Bible juive à l'histoire terrestre du Fils de Dieu. C'est ce que le Juif aura du mal à faire.

Thomas doit aussi mettre sa main (gauche), celle du cœur, dans la source d'eau vive (de sang et d'eau) qui coule du flanc du Crucifié. La grâce descend alors dans l'apôtre en prière. Des étincelles de feu jaillissent entre les deux Testaments bibliques au cœur même de Thomas et de tous les croyants réunis dans cette seconde eucharistie. Ô brûlante Parole de Dieu !

Écouter la Parole de Dieu pour la mettre en pratique, c'est ce qui se vit déjà en ce second dimanche de Pâques, et se réalise toujours dans les eucharisties qui suivent. Par l'expérience de la Parole qu'il a vécue, Thomas, le juif converti à Jésus, paraît être le modèle du chrétien, il médite la Bible relue à la lumière de Pentecôte envoyée par le Père à la demande du Fils. C'est une affaire de Dieu en Dieu.

Notre dessin montrerait l'apôtre Thomas comme une porte verrouillée. Ses bras sont écartés, sa main droite et l'indexe de cette main sont dirigés à droite, vers une première scène biblique à préciser. En même temps, Thomas étend sa main gauche vers une seconde scène des vieilles Écritures qu'il faudra choisir.

La première scène, à gauche, pourrait évoquer la violence du monde. Pourquoi pas l'assassinat "d'Abel le juste" par son frère (Gn 4) ou bien le supplice du prophète Jérémie attaché, les bras en croix, au pilori devant le Temple de Jérusalem (Jr 20)...

La seconde scène préfigure la descente de l'Esprit. Peut-être serait-ce la Source d'eau vive qui jaillit du Rocher de l'Horeb pour abreuver les Hébreux du désert : *Massa et Mériba* (Ex 17). Ce pourrait être aussi le torrent impétueux qui coule du côté droit du Temple (Ez 47), ou quelque autre annonce de l'Esprit-Saint si peu développé dans la théologie rabbinique. Cette figure biblique (*tupos*) mettrait en valeur le jaillissement d'amour apparu aussitôt après la Résurrection de Jésus, qui deviendra plus tard la fête de Pentecôte.

Il serait important de montrer la simultanité de l'action du Fils et de celle de l'Esprit. Ensemble, ils conduisent l'humanité au Père. Tel serait le second secret divin véhiculé par cette catéchèse de Jean datant des années 80 : les effets spirituels des mystères de l'Incarnation et de la Résurrection associés. La Trinité divine recrée l'humain comme aux premiers jours du monde. Nous sommes en présence du miroir divin de la typologie chrétienne.

3. Troisième mystère : Thomas tout à fait ressemblant à son Seigneur

Le récit de l'évangéliste est discret sur la suite. Thomas rayonnant se contente de répondre au Ressuscité qu'il "voit" soudain : "*Mon Seigneur et mon Dieu*" (*Adonai Elohim*). Il reconnaît Jésus et lui attribue les deux aspects de la divinité précisés dans la théologie rabbinique : l'amour et la rigueur. Jésus ressuscité est *Adonai*, il est le Verbe du Père, il est l'amour incarné dans la chair, qui a accepté de vivre la rigueur imposée à la création par *Elohim*, le Créateur

Nul être humain n'échappe à la dure logique d'une Création qui nous fait lentement glisser dans la mort. Aucun homme ne peut ignorer les lois concrètes de la vie fragile d'ici-bas. Mortels, nous les partageons, c'est notre nature commune. Cette fragilité partagée fonde la vérité de nos existences et appelle aussi la justice au cœur de la grande fraternité humaine. La mort est inscrite en nos chairs. Sans elle, l'amour ne serait qu'une belle abstraction, une fuite plaisante dans l'imaginaire religieux, un fantôme sans consistance. Le véritable amour est don de soi aux autres, et ceci jusqu'à la mort ; Jésus confiait ce principe à ses disciples : *il n'existe pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* (Jn 15,13).

Thomas reconnaît en Jésus les qualités intrinsèques du Dieu biblique. Il se retrouve soudain en Lui. D'où cette foi qu'il crie en son âme et conscience au cours de cette première messe où il "voit" le Ressuscité : *Mon Seigneur et mon Dieu !*

Par sa vie, l'apôtre Thomas, le jumeau, ressemble à Jésus, il en aurait été l'exacte image. L'Église orthodoxe le dit "tout à fait ressemblant". Par cette vie exemplaire, que raconte la légende, l'apôtre des Indes réalise le projet du Créateur qui *créa l'homme à son Image pour qu'il lui ressemble* (Gn 1,27). Le jumeau de Dieu devient, dans son histoire personnelle, le frère des hommes à qui il annonce l'Évangile. Les chrétiens devraient tous être des jumeaux du Christ Jésus.

Dans la cathédrale de Chartres, on voit les deux "jumeaux" face à face, placés l'un devant l'autre comme dans le miroir divin : Thomas et Jésus sont totalement ressemblants. Ils ont même visage, même sérénité, même joie et même sérieux. De part et d'autre de ce troisième mystère, pourquoi ne pas placer une scène signifiante de la vie de Thomas, deux moments de la vie de l'apôtre. Prenons-les dans le vitrail de Thomas situé au fond de la cathédrale de Chartres. À gauche, ce pourrait être le moment où le missionnaire donne aux pauvres l'argent du roi qu'il gère à sa façon. À droite, ce pourrait être l'assassinat de l'apôtre lors d'une eucharistie qu'il célébrait. Au dessus, nous pourrions avoir la finale de l'histoire : le tombeau du saint devant lequel des personnes semblent dormir, alors que deux anges montrent une extrême attention à ce corps divinisé.

Deux scènes de l'Ancien Testament viendraient bien compléter notre maquette, elles évoqueraient la mort et la Résurrection. Pourquoi pas, comme dans le vitrail typologique, le prophète Élie et la veuve de Sarepta, récit biblique que les chrétiens entendent à la messe tous les ans ?

L'histoire évangélique de Thomas se termine par une mystérieuse béatitude que Jésus adresse à des anonymes : *parce que tu m'as "vu", tu as cru. Heureux ceux (?) qui sont croyants bien que n'ayant pas "vu"*. Qui sont ces bienheureux soutenus par la puissante grâce divine ? Nul ne le sait, on en discute. Seraient-ce des pratiquants juifs ou bien des croyants chrétiens qui, comme le juif Thomas, écoutent la Parole biblique, mais n'ont pas encore fait l'expérience trinitaire du Ressuscité ? Ce peut être les uns et les autres. La phase évangélique, tant discutée, serait alors une demande adressée à tous les écoutants bibliques pour qu'ils recherchent l'agir trinitaire qui bouleversa tant Thomas.